

Contes du Sénégal



AGENCE ESPAGNOLE POUR LA COOPÉRATION
INTERNATIONALE AU DÉVELOPPEMENT (AECID)

Contes du Sénégal

TEXTES ÉTABLIS ET PRÉSENTÉS PAR :

IBRAHIMA SARR ET ALIOUNE DIENG

© Agence Espagnole pour la Coopération Internationale au Développement (AECID),
Dakar, 2010

Réalisation :

Editions Papyrus Afrique

BP : 19472, Dakar - Sénégal

Tél./Fax: 00221 33 8373882

Email : papyrusafrique@orange.sn

PRÉFACE

*Aurais-tu oublié ta noblesse, qui est de chanter
les Ancêtres les Princes et les Dieux, qui ne sont ni
fleurs ni gouttes de rosée ?*

Lettre à un poète. Léopold Sédar Senghor

Le Sénégal a toujours été conscient de la richesse de sa culture et de la nécessité d'en faire la pierre angulaire de sa cohésion nationale et de son développement. Et loin de rendre ce projet caduc, la globalisation en fait au contraire un impératif de survie. Il n'est donc pas étonnant que la préservation de l'héritage culturel et la sauvegarde du patrimoine culturel matériel et immatériel sénégalais occupent une place si importante dans la politique du ministère de la Culture et des Loisirs.

La connaissance du patrimoine culturel immatériel peut en effet jouer un rôle fondamental dans l'éducation des jeunes générations. En se réappropriant les acquis littéraires de leur univers où l'oralité est reine, les enfants et les jeunes disposeront d'outils efficaces pour la compréhension du monde. Un tel processus va en outre favoriser des relations encore plus confiantes entre nos différentes communautés.

Mettant en évidence les repères identitaires et les valeurs qui y sont attachées, la construction de récits alternatifs ouvrira à notre peuple une voie royale sur la route du progrès et lui

donnera la force d'affronter les défis du développement. Cela va assurément contribuer à la naissance d'un modèle de citoyen responsable et prêt à tirer parti des enseignements du passé pour édifier une société à la fois ouverte à tous les souffles du monde moderne et fièrement enracinée dans ses valeurs.

La judicieuse décision de l'Agence Espagnole de Coopération Internationale au Développement (AECID) de parrainer ce recueil de *Contes du Sénégal* est un pas en avant dans cette démarche. Elle accompagne aussi les efforts du Sénégal qui, sous l'impulsion du Chef de l'État Maître Abdoulaye WADE, met en œuvre une importante politique de développement culturel visant au renforcement du lien entre culture et développement. Dans cette perspective, l'apport de nos partenaires internationaux est le bienvenu. Avec ce recueil de contes, nous avons plaisir à saluer une contribution de taille.

Docteur Serigne Mamadou Bousso LEYE
Ministre de la Culture et des Loisirs

AVANT-PROPOS

Selon Umberto Eco « *le livre est comme la cuillère, le marteau, la roue, les ciseaux, car une fois que nous l'avons inventé, nous ne pouvons plus faire mieux* ». C'était une façon pour le célèbre sémiologue italien de rappeler que les livres en tant qu'objets nous permettent de vaincre le temps. Dans le cas des peuples où la littérature est liée à l'oralité, le passage de l'histoire racontée à l'histoire écrite est un grand défi.

Nous avons décidé de le relever parce que, en harmonie avec la Convention pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel Immatériel de l'UNESCO de l'année 2003, nous sommes convaincus que « *ce patrimoine culturel immatériel, transmis de génération en génération, est recréé en permanence par les communautés et groupes en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire, et leur procure un sentiment d'identité et de continuité, contribuant ainsi à promouvoir le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine* ».

Le livre que vous tenez entre les mains est un maillon entre le passé et l'avenir, une passerelle entre les histoires que les enfants de plusieurs localités du Sénégal ont héritées de leurs ancêtres et leur vécu actuel. Mais il peut aussi être un point de départ pour les lecteurs de demain qui pourront ainsi renouer le lien entre les générations. Car pour le salut de notre univers, il est essentiel qu'y soient entendues ces belles histoires qui nous ramènent à notre commune origine humaine, ces histoires rapportées de siècle en siècle par le sage qui, tel Amadou Hampâté Bâ peut déclarer fièrement : « *Je suis un diplômé de la grande université de la Parole enseignée à l'ombre des baobabs.* »

M. Jorge Toledo Albiñana

Ambassadeur du Royaume d'Espagne au Sénégal

PRÉSENTATION

“Le tronc d’arbre aura beau séjourner dans la rivière, il ne deviendra pas pour autant un crocodile ».

Proverbe sénégalais

Il n’est pas facile de présenter un ouvrage lors qu’on a accompagné avec intérêt les différentes phases de son élaboration. Celui-ci est le résultat d’une initiative de l’Agence Espagnole pour la Coopération Internationale au Développement (AECID) visant à recueillir et à mettre en valeur le patrimoine immatériel du Sénégal avec la collaboration active, voire la complicité, des détenteurs de ce savoir. Qui se souvient encore que ces récits étaient presque toujours rapportés au clair de lune, avant que la télévision et la radio ne prennent la place de ces espaces d’oisiveté ? Il est donc devenu essentiel de combler ce vide et une telle initiative s’y emploie en essayant de faire de l’école un lieu de loisirs et de culture, ouvert à la communauté. Et l’accent mis sur l’école est d’autant plus justifié que l’éducation est l’arme la plus efficace dans la lutte contre la pauvreté.

Cette publication n’aurait assurément pas pu être réalisée sans l’effort concerté de plusieurs organisations de la société civile sénégalaise. Pour redonner une seconde vie aux deux cents quarante deux contes qui sont partie intégrante du patrimoine culturel du pays, elles ont réussi à mettre à

contribution les écoles, les communautés et même les enfants.

Les professeurs Ibrahima SARR et Alioune DIENG, de l'école de journalisme de l'Université Cheikh Anta Diop, ont été chargés de préparer cette sélection et de veiller à l'amélioration de la qualité des textes. Ils l'ont fait en respectant l'originalité de chaque conte, lequel en passant de l'oral à l'écrit est devenu un précieux outil pédagogique. Le résultat de ce travail est un corpus de vingt-et-un récits mettant en lumière et en valeur les traditions du Sénégal.

Nous tenons à remercier, au nom de l'AECID, toutes les organisations qui ont participé à ce projet, avec une mention particulière pour ses principaux protagonistes, garçons et filles, qui n'ont pas ménagé leur peine pour restituer, à travers ces contes et légendes, la mémoire et l'histoire de plusieurs régions du Sénégal. Nous profitons de l'occasion pour magnifier l'enthousiasme débordant dont ont fait preuve tant de partenaires de ce projet appuyé par la Coopération espagnole, dans la diffusion et la mise en scène de plusieurs de ces deux cents quarante deux contes.

Quelle meilleure conclusion que le beau et profond proverbe citée en exergue ? Pour que le patrimoine se transmette de génération en génération, il est crucial pour la société sénégalaise d'en faire une réalité vivante. Comme le dit le poète Birago Diop, « *L'arbre ne s'élève vers le ciel qu'en plongeant ses racines dans la terre nourricière* ». Autrement dit, on ne peut accéder à l'universalité que dans l'affirmation pleine et entière de sa singularité.

Rita Santos

Coordinatrice de la Coopération Espagnole au Sénégal

INTRODUCTION

Dans chaque société, la production de tout récit est organisée et contrôlée par des institutions¹. C'est le cas notamment de la société traditionnelle africaine avec ses contes, mythes et légendes qui constituent des moyens fictifs de pérenniser les valeurs de la communauté. Chaque conteur devient, à l'instar du griot², un gardien de la mémoire du groupe, plusieurs fois séculaire. La production de ce genre de discours était structurée par des groupes primaires ou organiques tels que la famille, qui en faisaient des espaces de communication, des vecteurs de transmission des normes, savoirs et référents idéologiques du groupe social.

Ces récits transmis autour du feu de bois ou pendant la nuit étoilée, avec un art consommé de la narration, par de vieilles personnes – considérées comme des pasteurs de la sagesse - ou des griots – ce qui en faisait des discours autorisés - étaient non seulement des créations artistiques, mais aussi ils proposaient des modèles de la normalité et de l'anormalité en raison de leur portée pédagogique ou axiologique, et insistaient sur la puissance des mythes et légendes qui ont fondé les lois et normes de nos sociétés traditionnelles. Ils contribuaient ainsi à la socialisation des enfants du groupe.

1 M. FOUCAULT, *L'Ordre du discours*. - Paris : Gallimard, 1971, 82 p.

2 Voir DJ. TAMSIR NIANE, *Soundjata ou l'épopée mandingue*, Paris, Présence Africaine, 1960.

En milieu urbain, la révolution des mentalités va profondément modifier la donne. Nous pouvons évoquer les effets de la modernité sur la famille traditionnelle africaine éclatée en de petites cellules, et la scolarisation qui a permis l'exercice de la raison. A ces facteurs, Alain Marie ajoute « l'urbanisation qui favorise le cosmopolitisme et offre des possibilités d'émancipation inédites des sujets communautaires, et le développement de médiations transnationales comme les religions du Livre et les moyens de communication, qui s'adressent à des consommateurs anonymes et ignorent les médiations culturelles communautaires »³. Ainsi, l'école et les médias ont favorisé la mise en œuvre de logiques plurielles avec la diffusion de valeurs en contradiction avec les modèles sociaux ancestraux. C'est dans ce contexte qu'il faut appréhender le rôle joué par les médias.

Pour ferrer les téléspectateurs et attirer les annonceurs publicitaires, la « néo-télévision » internationale avec sa déclinaison locale propose aujourd'hui des émissions de divertissement, de superproductions cinématographiques, dans le contexte d'une mondialisation à la fois technique et économique marquée par une circulation intense des œuvres culturelles suivant le schéma du centre vers la périphérie. Ainsi, cette télévision du divertissement occupe une place de plus en plus importante dans la vie quotidienne des enfants sénégalais. Nous pouvons dire, à juste raison, avec Michel de Certeau que nous sommes dans une société dominée par les fables de nos publicités et de nos informations, par leurs *citations* et par leur interminable *récitation*⁴. Nos récits ne tombent plus du ciel ou de notre

3 A. MARIE, *L'Afrique des individus*. - Paris : Karthala, 1997, p. 85.

4 M. de CERTEAU, *L'invention du quotidien*. Tome 1: *Les arts de faire*-Paris : Gallimard, 1990.

patrimoine immatériel mais du réel.

Tout ce qui est raconté par les médias forme des récits qui nous imposent une certaine vision du réel. Cela a largement contribué à brouiller les référents culturels des enfants sénégalais, à qui la « néo-télévision » - dont les récits ne sont pas neutres - propose de nouveaux modèles. La multiplication de ses récits, leurs *citations* et leur *récitation* plongent nos enfants dans une surabondance des messages. Ils risquent d'être emportés par le tourbillon médiatique parce qu'il leur est difficile de faire la part des choses entre le vrai et le faux, entre l'essentiel et l'accessoire. D'autant que notre institution scolaire ne prend pas en charge le travail de décryptage des langages médiatiques adossé à un usage critique des médias devant permettre à l'élève de comprendre les institutions médiatiques, leurs récits, leurs intentions et les conditions de réception des messages.

Cet état des lieux nous permet de comprendre toute la pertinence du projet de l'Agence Espagnole pour la Coopération Internationale au Développement (AECID) qui, à travers des subventions accordées à des associations de la place, a permis à des enfants et à des jeunes vulnérables du Sénégal de mettre en valeur notre patrimoine immatériel. Ce projet a suscité donc chez eux un intérêt pour les contes, les mythes et les légendes ayant servi autrefois à asseoir les bases d'une éducation. Ce patrimoine immatériel a été collecté et sauvegardé à partir du vécu et de la parole des enfants. Cela leur a permis de prendre conscience des valeurs de solidarité, de partage, de fraternité et des questions de démocratie participative et de développement durable.

Le travail de collecte des enfants a débouché sur un inventaire de 242 contes en français et en langues nationales, compte non tenu des mythes, légendes et devinettes. C'est à nous qu'est revenu le redoutable travail de sélection, de tri, de validation et de scénarisation des productions des différentes associations concernées. Les critères de choix tiennent compte de l'originalité, des qualités rédactionnelles, de la clarté et de l'adaptation du vocabulaire au niveau des élèves, de l'importance axiologique des textes proposés en rapport avec le milieu socioculturel dans lequel ils circulent, etc.

Nous avons fait le choix de ne publier que des textes inédits. Mais la question de l'intertextualité ne manquera pas de se poser. Certains récits entretiennent des relations explicites ou implicites avec d'autres textes. Ils peuvent être appréhendés comme des versions différentes. « Njulmeemem ou les deux sœurs » produit par l'association AFAAD de Yeumbeul n'est pas sans rappeler « La cuiller sale » de Birago Diop. La mise en scène des animaux évoque sans aucun doute Léopold Sédar Senghor et Abdoulaye Sadjji. Cela découle du fait que les enfants ont puisé à la même source que ces célèbres auteurs : les contes populaires des sociétés sénégalaises. Après tout, n'a-t-on pas trouvé des ressemblances entre la production de Birago Diop⁵, l'un des plus grands conteurs sénégalais, et celles du baron Roger, de Blaise Cendrars ou de La Fontaine ?⁶

5 Par exemple *Les Contes d'Amadou Koumba*, Paris : Présence africaine, 1947.

6 R. MERCIER, « Un conteur d'Afrique noire : Birago Diop », *Etudes françaises*, vol. 4, n° 2, 1968, pp. 119-149 ; J.- H. ROGER, *Fables sénégalaises recueillies de l'Ouolof, et mises en vers français avec des notes destinées à faire connaître la Sénégambie...et les mœurs des habitants*. Paris : Nepveu Didot, Ponthieu, 1828, 288 p ; B. CENDRARS, *Anthologie nègre. Folklore des peuplades africaines*, dans *Œuvres*, Paris : Denoël, 1963, T. 1, pp. 209-499.

La plupart des contes présentent une dimension étiologique et intemporelle dans la mesure où ils tendent à la fois à expliquer une particularité, comme le montrent les formules ou les situations finales qui renvoient, parfois de façon implicite, à une vérité générale tendant à encourager un comportement positif ou à réprocher une conduite négative ; mais aussi, ils parlent aux hommes de toutes les conditions, de toutes les races et de tous les temps. Les titres alloués à ces récits résument le schéma narratif (*Le petit lapin qui voulait être roi, L'édifice du malheur, Le Salut d'un enfant égaré* ou *Mbale Picc*), mettent en relation ou en opposition les différents protagonistes (*Les trois taureaux et le lion, L'hyène et la vieille*) ou anticipent sur l'issue du conte (*La barque du bonheur, L'édifice du malheur*). Il s'agit, plus souvent, d'une particularité animale dont les fonctions essentielles sont de réduire les personnages du conte à des archétypes, d'introduire le conte dans la sphère du merveilleux et du fantastique et de créer une distanciation qui permet de mettre l'ironie au service de la satire des travers des hommes.

La structure du recueil obéit à un triptyque qui permet d'établir une typologie des contes proposés. Tout d'abord le classement intègre les contes satiriques : cette partie, couvrant les contes allant de « Sa Majesté l'Âne » à « Le lièvre et le porc-épic », passe en revue les tares des hommes, parfois à travers la médiation animale. C'est ici que le récit véhicule le mieux la fonction didactique du conte car il s'agit essentiel de corriger en faisant rire.

Les contes de métamorphose figurent au centre du recueil : de *Toumani, le lépreux* à *Kanou Moussou et Kon Moussou*. C'est

grâce à ces transformations que le merveilleux et le fantastique s'intègrent dans le texte. Cette dimension du conte a un double aspect : un bon génie fait subir une épreuve à un ou plusieurs hommes afin de valider le prodige qu'il leur a octroyé (*Le bon choix, La barque du bonheur*) ; un génie mal intentionné cherche à punir ses protagonistes humains : mais ici, le conte revêt une fonction satirique car ce sont les défauts des hommes qui inspirent ses mauvaises actions (*Téning, la femme du lion*).

Enfin, la dernière partie du recueil intègre la dimension édifiante du conte. Sont rangés dans ce lot les contes d'apprentissage (ou d'aventures) dans lesquels le héros passe un certain nombre d'épreuves à l'issue desquelles il est récompensé de ses efforts. Au passage, il aura acquis une sagesse, une expérience de la vie, et parfois de la richesse, dont il fait profiter sa famille, sa communauté (*Diarga et sa marâtre Diaba, Mbale Picc*).

Ce travail n'aurait été possible sans la participation des associations impliquées dans la collecte et la transcription des contes. C'est également le lieu de gratifier la coopération espagnole au Sénégal de sincères remerciements pour son importante contribution à la revalorisation de notre patrimoine culturel.

Ibrahima SARR,
CESTI, UCAD
Alioune DIENG,
CESTI, UCAD

SA MAJESTÉ L'ÂNE

Sa Majesté le lion était vieux, décharné et affaibli. Sa crinière autrefois flamboyante et touffue pendait tristement, clairsemée et pâle comme un vieil habit déchiqueté. Son rugissement, qui naguère imposait le silence à toute la forêt, ne se faisait plus entendre. Il finit par s'aliter et malgré les soins, il rendit l'âme. Des funérailles grandioses, à la mesure de son rang, furent organisées. Après le premier choc causé par cette perte, il fallut songer rapidement à assurer sa succession, les affaires du royaume allant de mal en pis depuis des mois. Hélas ! Le lion n'avait laissé aucun descendant. La lionne était vieille et épuisée par l'assistance constante portée les derniers mois au grand malade.

Le Conseil des Anciens se réunit. Tour à tour, le choix se porta sur l'éléphant connu pour sa taille et sa force, le léopard pour sa puissance et sa vitesse. Mêmes l'hippopotame et le crocodile, plus souvent présents dans le fleuve qu'au centre de la forêt, furent consultés. Une bataille acharnée faisait rage déjà entre les différents candidats. Les querelles incessantes emmenèrent même des animaux sans charisme, comme le serpent, dont la sournoiserie remonte à l'époque où vivaient Adam et Ève, à se présenter. Un comble ! Il fallait se décider rapidement.

- De grâce, faites quelque chose, fulmina la souris, déjà morte de peur rien qu'en imaginant l'intronisation du plus satané des reptiles.

Cependant, au plus fort de ces intrigues, les ânes du pays se réunirent et firent savoir qu'ayant toujours été écartés des affaires, bien que travailleurs acharnés, porteurs et bêtes de somme, parfois même soumis au labour, ils étaient au centre de l'économie du pays. Il était temps qu'ils goûtassent aux joies du pouvoir.

- Ah ! Vivement qu'arrive ce grand jour ! lança le plus forcené d'entre eux.

La horde déchaînée partit avec détermination en direction du Conseil des Anciens et réclama l'élection dare-dare de l'un d'entre eux. Craignant une guerre civile au cas où ces bourriques venaient à être déboutées, un des sages prit la parole pour calmer ces esprits échauffés et déterminés à faire introniser un membre de leur communauté.

- Qu'à cela ne tienne. Vous êtes, vénérables baudets, des travailleurs honnêtes, infatigables, toujours au service de la communauté. Ici, dans ce temple de la sagesse, les cœurs généreux sont les bienvenus.

Il se tourna vers l'assemblée des barbes blanches et termina en martelant :

- Il est temps de mettre fin au désordre qui commence à régner dans le pays. Mieux vaut un pis-aller que le spectacle auquel nous sommes en train d'assister.

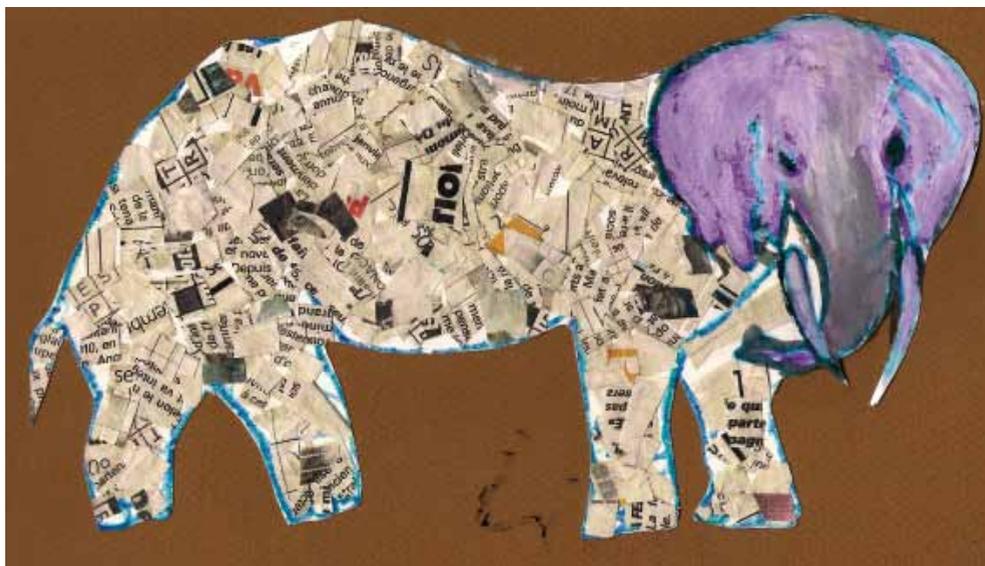
Sa Majesté l'Âne fut intronisée avec faste. Tout ce que le pays comportait de bourriques s'était mobilisé pour la circonstance. On eût dit, en les voyant disposées de part et d'autre du trône, qu'un théâtre de marionnettes allait s'ouvrir. Le protocole, rigide mais strictement respecté sous l'ère léonine, fut bientôt bouleversé. Les sujets de Sa Majesté virent bientôt avec sur-

prise des changements. Les braiements avaient remplacé les rugissements ; les pets sonores et les ruades intempestives déconcertaient la cour. Après l'étonnement des premiers temps, ils se dirent qu'après tout, cela n'était qu'une question de pure forme et d'habitude. Peu importait, l'essentiel était que les affaires se déroulent comme elles se devaient.

Malheureusement, au bout de quelque temps, les négoces commencèrent à aller de mal en pis. Une ruade donnée à l'ambassadeur d'un pays ami, en plein repas officiel, donna lieu à un grave incident diplomatique et au blocus des vivres à la frontière. La famine menaçait. Dans un premier temps, tout le monde s'en lava les mains. L'éléphant se baignait tranquillement dans la rivière, le crocodile et l'hippopotame se tapisaient au fond du fleuve ; le léopard était à la chasse, le zèbre paradait, l'autruche avait la tête enfouie dans le sable. Une langue de vipère se fit entendre. Ce fut un tollé général : mieux valait attendre, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Comme rien ne s'arrangeait, tous les animaux vinrent à la charge et le Conseil des Anciens se réunit enfin.

Un soir, le singe fut envoyé en mission extraordinaire chez la vieille sorcière qui habitait sur le flanc de la montagne. Il revint tard dans la nuit avec un petit sachet et se rendit mystérieusement chez Madame Lionne. Au bout de quelques mois, une portée de lionceaux vint au monde. Le secret ne tarda pas à se répandre. La semence séchée du vieux lion, jalousement gardée par la sorcière, avait été inoculée à la reine et le miracle avait eu lieu. Sa Majesté l'Âne fut déposée en douceur. Depuis lors, il est exempté des durs travaux et coulait une retraite heureuse. Le lion junior fut intronisé avec les fastes des dynasties d'antan.

L'ÉLECTION DU PRÉSIDENT DE WAXATILEEN



Dans la République de Waxatileen, les drapeaux sont en berne partout dans la capitale Wax-Waxaat comme dans toutes les capitales régionales : Waxtaan, Waxantu, Waxtu, Wax saani. Le vieux président Gaïndé fondateur et secrétaire général du Parti des Chasseurs Républicains, élu quatre fois de suite, est mort à quatre vingt douze ans. Saliir le grillon, le Vice Président, qui assure l'intérim, est chargé d'organiser l'élection du nouveau président pour un mandat de sept ans.

Le pays est en effervescence. Les radios, les télévisions, les journaux organisent des débats, publient des interviews de tous les candidats de Waxatileen à ce scrutin.

La Société civile exclue de la course à l'élection présidentielle, ouvrit les hostilités en dénonçant un complot car la loi n'autorise que les partis politiques à présenter des candidats. Après beaucoup de tractations et de rebondissements, trois candidats officiels sont retenus : Tan le vautour du Parti des Volants Libres, ñay l'éléphant du Parti des Broutants Travailleurs et Segg le léopard du Parti des Chasseurs Républicains.

La campagne électorale, ouverte depuis deux jours, bat son plein dans toutes les régions de Waxatileen et les rumeurs les plus folles font état de divergences profondes au sein du Parti des Volants Libres (PVL) et de celui des Chasseurs Républicains (PCR).

Dans le Parti des Volants Libres, Tan est accusé de n'avoir pas les pieds sur terre. Ignorant les réalités nationales, se réservant toujours les meilleurs morceaux, il a la critique facile car rien ne saurait échapper à son œil perçant. Arrogant et fier, il semble déjà inaccessible ! Dans celui des Chasseurs Républicains, Segg est contesté vigoureusement. Les uns le voient comme un militant de la dernière heure, un transhumant, les autres comme un blanchisseur d'argent. Gaïndé Junior, le fils du défunt président, anime cette dissidence. La plupart des barons de l'appareil politique mis en place par son défunt père le soutient. Ses affidés, la meute des jeunes carnassiers ambitieux, appellent à la démission du candidat désavoué. Le PCR est au bord de l'implosion ! Même dans le Parti des Broutants Travailleurs où l'unité semble réussie, ñay l'Eléphant n'est guère épargné par la tendance des Protecteurs de la forêt, comme Golo le singe, qui le taxent de destructeur de la nature. L'exclusion des

candidats de la société civile, les fortes tendances opposées qui fissurent les partis, la contestation du fichier électoral, jugé peu crédible par le PVL et le PBT, menacent l'organisation effective de cette élection à la date prévue.

C'est ainsi que le cours des événements prit une autre tournure...

Après plusieurs démentis, Saliir, Président de la République de Waxatileen par intérim, convoqua en consultation les trois candidats, dans le plus grand secret, au Palais présidentiel. La discussion fut houleuse, le dialogue difficile : l'intransigeance de chaque candidat l'emporta sur la volonté commune de trouver un accord. Dans cette atmosphère de barrissements, de feulements, de croassements, Saliir le grillon haussa le ton pour rétablir l'ordre. Énervé, ñay, en se retournant pour situer ce bruit strident, l'écrasa sans même s'en rendre compte. Quand le drame fut constaté, Saliir, dans le coma, est évacué à l'hôpital. ñay est arrêté pour tentative d'homicide involontaire. Tan s'envola pour surveiller du ciel la suite des événements. Segg fut définitivement désavoué par les siens et le PCR vola en éclats : les candidatures s'étaient multipliées comme des champignons.

Un communiqué officiel signé au nom de Saliir, le Président par intérim, renvoya à une date ultérieure la tenue de l'élection du président de la République de Waxatileen dans l'indifférence totale des populations.

Depuis cette date, les animaux carnivores, les animaux herbivores et les oiseaux carnassiers ne vivent plus ensemble.

« NJULMEEMEEM » ET LES DEUX SOEURS

Il était une fois deux coépouses. L'une mourut en laissant une petite fille. Cette jeune orpheline n'a pas encore atteint l'âge de la puberté que sa tante l'obligeait à faire la vaisselle après chaque repas alors que sa propre fille restait oisive. Un jour, cette ignoble marâtre prit une calebasse de bois, la cogna violemment contre la tête de l'orpheline et lui dit :

- Va laver cette calebasse chez « Njulmeemeem » !

L'orpheline prit la calebasse, la posa sur la tête en pleurant à chaudes larmes et se mit en route. Elle arriva à un endroit où elle trouva une vieille femme tout rabougrie, qui se faisait ôter des poux.

- Pourquoi sanglotes-tu ma fille ?

- Ma mère est morte et je vis avec sa coépouse. Elle m'oblige à faire la vaisselle après chaque repas alors que sa propre fille ne fait rien. Aujourd'hui, après le repas de midi, elle m'a tapé sur la tête avec cette petite calebasse et m'a ordonné d'aller la laver chez « Njulmeemeem ». Je ne sais pas où elle se trouve. C'est ce qui me fait pleurer.

- Ne pleure pas ma fille ! C'est ici. Assieds-toi ! Lorsque tu seras de retour chez toi, que vas-tu raconter ?

- Je dirai que j'ai vu une vieille personne à qui de petits enfants enlevaient des poux.

- Très-bien ! Approche ta petite calebasse de bois !

La fille la lui tendit, la vieille cracha dedans et lui dit :

- Lave-la !

La fille lava la petite calebasse de bois et la renversa pour la sécher. Sans mot dire. A l'heure du coucher, la vieille lui confia :

- Ma fille, mes enfants sont des animaux. Je vais te remettre une aiguille. Tu te coucheras sous le lit. Dès qu'ils seront de retour, ils me diront « Oh maman, ça sent de la chair humaine » et moi, je leur dirai qu'il n'y a aucun être humain dans la chambre. Ainsi, ils se coucheront. Pique-les doucement avec l'aiguille chaque fois qu'ils bougeront. Je leur ferai croire qu'il s'agit de punaises ».

- D'accord, répondit la fille.

La vieille la mit sous le lit et lui remit une aiguille. Lorsque les enfants arrivèrent, ils s'exclamèrent :

- Oh maman, ça sent de la chair humaine.

- A part moi, il n'y a aucun être humain parmi nous mes enfants, leur dit la vieille.

Ils se couchèrent. A chaque fois que l'un deux bougeait, la fille le piqua légèrement avec l'aiguille.

- Eh maman, qu'est ce qui nous pique, dirent les enfants en chœur.

- Ce sont des punaises. Couchez-vous !

Ils se couchèrent. Au premier chant du coq, ils se levèrent et s'en allèrent.

- Lève-toi ma fille ! dit la vieille à la fille. Celle-ci se leva et la vieille lui remit un œuf en lui disant :

- Tu vois cet œuf, il faudra le casser sur le chemin, à la

première intersection que tu verras. Garde-toi de ne pas te retourner. Il en sortira des jeunes gens, filles et garçons, bien habillés. Toi aussi, tu seras bien habillée.

La fille quitta la vieille. Après avoir parcouru une longue distance, elle vit une intersection. Elle cassa l'œuf et continua son chemin. Tout d'un coup, elle se vit entourer de jeunes gens, garçons et filles. Les uns, à cheval, l'escortaient et les autres battaient le tam-tam. Lorsqu'ils arrivèrent chez l'orpheline, celle-ci constata avec une grande surprise que sa suite traînait avec elle des mulets chargés de richesses de toutes sortes ainsi que de nombreuses têtes de bétail. Elle n'eut pas de mal à se procurer de la nourriture, qui était abondamment placée dans des sacs. C'est ainsi qu'ils se rassasièrent tous.

Un jour, après le repas de midi, sa marâtre se saisit de la mêmealebasse, la cogna contre la tête de sa propre fille et lui dit :

- Va laver cettealebasse chez « Njulmeemeem ».

La fille prit laalebasse, la posa sur la tête et pleura à chaudes larmes. Elle se mit en route et arriva à un endroit où une vieille femme se faisait enlever des poux. Elle s'éclata de rire et dit :

- Ah ! Je n'ai jamais vu une vieille aussi crasseuse.

- Ma fille, que vas-tu raconter lorsque tu seras de retour chez toi ? lui demanda la vieille.

- Que veux-tu que je dise d'autre, sinon que j'ai vu une vieille femme très sale, qui se faisait ôter des poux, répondit la fille.

- Humm ! fit la vieille. Tends-moi la petitealebasse. La fille se raidit et approcha l'ustensile avec une moue de dédain. La vieille cracha dedans et lui dit :

- Lave-la !

- Oh mon Dieu ! Des crachats ! Je n'ai jamais vu cela !

- Lave-la, insista la vieille.

Elle la nettoya après l'avoir renversée et en prenant soin de ne pas laisser ses mains s'y égarer.

Au moment d'aller au lit, la vieille lui dit :

- Ma fille, mes enfants sont des animaux. Je vais te remettre une aiguille. Tu te coucheras sous le lit. Dès qu'ils seront de retour, ils me diront : « Oh maman ! Ça sent de la chair humaine », et moi, je leur dirai qu'il n'y a aucun autre être humain dans la chambre. Ainsi, ils se coucheront. Pique-les doucement avec l'aiguille chaque fois qu'ils bougeront. Je leur ferai croire qu'il s'agit de punaises ».

- D'accord vieille folle, répondit à voix basse la jeune fille.

La centenaire lui remit une aiguille et la fille se coucha sous le lit. Lorsque les enfants arrivèrent, ils s'exclamèrent :

- Oh maman ! Ça sent de la chair humaine.

- Mes enfants, à part moi, il n'y a aucun être humain parmi nous, leur rétorqua la vieille.

Ils se couchèrent. Au moindre geste que faisaient les animaux, la fille leur enfonçait profondément l'aiguille dans la chair.

- Eh maman ! Il y a quelque chose qui nous pique fort.

- Ce sont des punaises. Couchez-vous !

- Non, c'est plus fort que la piqûre de punaise. On dirait une aiguille.

- Si, ce sont des punaises. Demain, j'exposerai la paillasse au soleil pour en chasser ces méchantes bestioles. En attendant, couchez-vous les enfants !

Ils finirent par s'endormir. Au premier chant du coq, ils se levèrent et s'en allèrent.

- Lève-toi ma fille ! dit la vieille à la fille. Celle-ci se leva et se voit remettre un œuf.

- Tu vois cet œuf, lui dit la vieille, il faudra le casser sur le chemin, à la première intersection que tu verras. Garde-toi bien de ne pas te retourner. La fille prit l'œuf et partit. Elle marcha une bonne distance et vit une intersection. Elle cassa l'œuf et se retourna. Elle vit des lions, des léopards et des hyènes qui s'empressèrent de la dévorer ne laissant que son cœur. Une tourterelle s'en saisit, s'envola jusqu'à la demeure de la mégère. La mère préparait le couscous destiné à la réception de sa fille. La tourterelle arriva au-dessus de laalebasse et laissa choir le cœur de la fille dans la farine de mil mouillée. La dame le ramassa et comprit qu'il s'agit du cœur de sa fille car la tourterelle ne cessait de chanter : « Voici le cœur de la jeune fille, de la jeune fille... la jeune fille partie laver laalebasse sale chez Njulmeemeem ».

Elle tomba raide morte, emportée par l'ampleur de sa déception.

LES TROIS PARESSEUX



Au village des animaux, c'était la période des... vaches maigres. La famine, qui s'était installée depuis quelques saisons déjà, s'amplifiait sous l'effet de la pauvreté. Le désespoir commençait à gagner la population. C'est ainsi que le lion, à la fois chef du village et de la communauté, décida de convoquer une assemblée pour mettre chacun en face de ses responsabilités. Le jour venu, tous les animaux affluèrent sur la place du village. La séance se tint un lundi, sous le grand baobab qui servait d'arbre à palabres.

« Mes chers voisins et concitoyens, les temps sont durs, dit le lion. Chacun d'entre nous doit contribuer à la lutte que la communauté mène contre la pauvreté et la famine ». Il y eut une salve d'applaudissements. L'hyène, que la diète prolongée avait

rendue méconnaissable, semblait la plus excitée. « Vous savez tous que pour des raisons de bon voisinage, poursuit le lion, la chasse est proscrite dans ce village. Il ne nous reste plus que la terre pour nous nourrir. Par conséquent, j'exige de chacun qu'il s'investisse dans les travaux champêtres », martela-t-il.

Le discours du chef de la communauté visait surtout les animaux réputés pour leur paresse, notamment le singe à la fois moqueur et rongeur, le chien qui passait tout son temps à japper en compagnie de la chienne, et enfin la chèvre qui maraudait dans les jardins du village, à la recherche des rares feuilles d'arbres qui restaient. A la surprise générale, les incriminés acceptèrent le principe de travailler comme leurs autres concitoyens animaux. Toutefois, ils posèrent comme préalable la permission de se concerter.

Un peu en retrait de l'assemblée, ils improvisèrent une discussion que les autres animaux appelaient par ironie la « réunion des paresseux ».

- Je trouve injuste la proposition de ce tyran, lança le chien, car aller travailler dans les champs reviendrait à laisser seule, des heures durant, ma douce et tendre compagne ; ce qui est inadmissible.

- De mémoire de chèvre, on n'a jamais vu un membre de ma race épuiser ses maigres forces et déformer ses frêles pattes à labourer, sarcler, désherber... et je ne sais quoi d'autre. À mon avis, dit la chèvre, le lion est jaloux de ce que la nature nous a gracieusement offert.

- La dynastie simienne, car nous autres singes sommes les maîtres de la voltige, a toujours regardé, de la cime des arbres, nos pauvres concitoyens animaux semer et récolter une bonne partie de notre nourriture. Je ne vois pas pourquoi cela changerait, affirma le singe. Toi Chien, tu trouveras toujours un os à suçoter pour apaiser ta faim. Quant à toi, Chèvre, même des feuilles mortes peuvent te servir de mets. Moi, je me servirai des lianes des arbres pour aller trouver ma pitance ailleurs.

Après plusieurs jours de conciliabules, le chien, la chèvre et le singe décidèrent de rejeter la proposition du lion, à la grande désapprobation de leurs concitoyens et voisins, sous prétexte qu'ils ont toujours été paresseux et qu'en participant aux travaux champêtres, ils cesseraient d'être ce qu'ils ont toujours été. L'habitude étant une seconde nature, c'est ainsi que ces trois animaux sont restés de fervents partisans du moindre effort.

L'HYÈNE, L'ÉCUREUIL ET LE LION MALADE

Un jour sa Majesté le lion tombe malade. Tous les animaux de la brousse lui rendirent visite pour lui témoigner leur compassion. Emboîtant le pas aux autres, l'hyène décida de s'acquitter de son devoir moral en se rendant chez le roi de la brousse. Sur le chemin, il vit l'écureuil, qui avait ses aises sur un baobab.

- Bonjour, qu'est ce que tu fais là ? Tu ne vas pas voir le lion ? Il est malade, tu sais, lui cria l'hyène.

- J'irai plus tard ; j'ai sommeil, lui répondit l'écureuil, paresseux comme une couleuvre.

L'hyène poursuivit son chemin. Aussitôt arrivée chez le lion, elle s'écria :

- Sire, tout le monde est à vos côtés ? Seul l'écureuil est absent. Il ne souhaite pas votre guérison.

- Comment ? L'écureuil n'est pas là ! Quel affront ! Allez le chercher tout de suite, rugit le lion.

Quelques minutes plus tard, le pauvre écureuil se présenta devant le lion et fondit en larmes.

- Sire, je viens de très loin. J'ai trouvé un bon guérisseur pour vaincre le mal qui vous ronge, dit-il.

- Et quoi d'autre, continua à invectiver le lion ? L'écureuil se mit à pleurer de plus belle, jurant qu'il était de bonne foi et que sa présence tardive n'avait d'autre cause que de servir les intérêts de Sa Majesté.

- Votre Grandeur, pour guérir, il faut vous revêtir d'une peau d'hyène fraîchement tuée, à la minute même où vous aurez entendu formuler ce sacrifice.

Aussitôt, tous les animaux se jetèrent sur l'hyène, qui se débattait en vain. Le lion fit tuer l'hyène, prit la peau et la revêtit. Il guérit quelques jours plus tard, à la grande chance de l'écureuil et au grand bonheur de la communauté des animaux. C'est ainsi que l'hyène, la rapporteuse, finit tristement.

LE TRAGIQUE COMBAT DE DEUX LÉZARDS



Il était une fois... deux lézards que la faim attirait au cœur d'un village dont le nom est aujourd'hui effacé de la mémoire des hommes par l'injure du temps. Ils se pavanaient en zigzaguant entre les souches des arbrisseaux, là où les fruits succulents des grands végétaux, jonchant la terre, attiraient les mouches. Le soleil était au zénith lorsqu'ils se disputaient la carcasse d'une grosse mouche morte. Une araignée, qui s'aventurait sur les lieux, dut prendre la fuite, surprise de voir tant d'ardeur déployée pour récupérer une proie.

- C'est moi, qui l'ai vue le premier.

- C'est faux, rétorqua l'autre. Tu veux me la piquer.

Un chien, vexé par l'indifférence de ses voisins, tenta une médiation.

- Mes amis, dit-il, que l'un de vous fasse preuve de bonté en laissant cette maigre dépouille à l'autre : des mouches, il n'en manque pas dans la zone.

Le ton monta. Les impolites fusèrent. Le grondement du tonnerre n'aurait pas résonné aussi fort. Constatant l'échec de sa tentative de conciliation, le chien fit alors appel à ses amis : le bélier, le bœuf et le cheval.

- Eh ! Eh ! Les amis, faites tout pour empêcher que cette dispute ne dégénère, dit-il à ces trois compères. Nul ne sait quelles pourraient être les conséquences d'un tel conflit. Vite, trouvons une solution ! Éteignons le feu qui couve !

À cette époque de l'année, la grande place du village était couverte d'une épaisse couche d'herbes. L'hivernage s'en allait à grands coups d'aile. Les trois herbivores, plutôt occupés à se remplir la panse, ne pensaient guère voler au secours de ces prétentieux reptiles.

- Ne t'en fais pas cher ami, entonnèrent-ils en chœur, l'air moqueur, un combat entre deux lézards ne soulèvera jamais la poussière.

Sur ces entrefaites, les hostilités se déclenchèrent. Les deux belligérants, tels des dragons, se retrouvèrent au sommet d'un arbre avant de transpercer le toit d'une case et de tomber dans les braises d'un feu allumé dans la chaumière. Les deux

adversaires périrent dans l'incendie qui se déclara. Les flammes se propagèrent très rapidement et ravagèrent tout le village.

Il ne restait plus un arbre debout, pas un arbuste, pas une herbe, pas une feuille. Le village ressemblait au cratère d'un volcan en furie.

Parmi les victimes, figurait le chef de la communauté, qui agonisait depuis plusieurs jours. Le cheval, réquisitionné pour une large diffusion de la triste nouvelle aux populations avoisinantes, finit par mourir d'épuisement. Sa carcasse fut jetée dans une grande fosse située à l'orée du village. Le bélier fut égorgé à l'arrivée des premiers hôtes. Le bœuf subit le même sort lors des funérailles. Le chien, gagné par la solitude et la tristesse, versa de chaudes larmes en murmurant avec amertume ces mots : « un conflit, même isolé, peut avoir des conséquences imprévisibles ».

L'ÉDIFICE DU MALHEUR

Les animaux de la forêt s'étaient une fois réunis pour construire une grande maison qu'ils avaient décidé d'appeler « Maison du malheur ». Le lion était le chef de chantier qui devait superviser les travaux.

Il chargea le lièvre et le singe d'aller puiser de l'eau pour la construction. Le lièvre feignit oublier la corde avec laquelle ils devaient puiser. Une fois au puits, le singe s'en rappela et le fit remarquer au lièvre qui formula le même regret. Cependant, quand le primate voulut rentrer à la maison pour amener la corde, un dialogue s'engagea :

Le lièvre : ce n'est pas la peine d'aller jusqu'à la maison pour prendre la corde. Il nous est possible de puiser de l'eau en prenant comme corde ta longue queue. Et une fois dans le puits, tu te serviras de ta bouche pour puiser de l'eau.

Le singe : Vraiment, tu crois avoir la force de me sortir du puits ?

Le lièvre : Bien sûr que oui.

Le singe : D'accord ! C'est conclu.

Ainsi, le singe se fit descendre dans le puits par la queue. Mais, pendant la remontée, arrivée à un certain niveau, le lièvre se déclara fatigué.

Le lièvre : Ô frère singe, je n'ai plus la force de continuer à te tirer. Mes deux bras ne supportent plus cette manœuvre.

Le singe : Essaie avec ta bouche !

Le lièvre tira un moment à l'aide de sa bouche et se déclara encore fatigué.

Le lièvre : Je suis ...je suis... très épuisé, je ne peux... poursuivre.

Le singe : Tiens bon, frère lièvre. Tires encore jusque près de la sortie, et ensuite je sauterai.

À peine eut-il fini ces propos que le lièvre lâcha la queue et le singe tomba dans le puits et y trépassa.

Le lièvre retourna au bercail. Et quand on lui demanda ce qui était arrivé au singe, il expliqua que celui-ci avait insisté pour que l'on se servît de sa queue au lieu de venir chercher la corde. Et qu'en tirant cette tige molle, il était arrivé à bout de souffle et ne pouvait plus continuer. Alors il lâcha prise et le singe mourut dans le puits.

Ensuite on chargea la perdrix et la gazelle d'aller chercher du feu pour préparer le repas. La gazelle feignit oublier le plateau devant servir à récupérer le feu. Une fois sur les lieux une discussion s'engagea.

La perdrix : Comment ? On a oublié de prendre un plateau pour récupérer du feu.

La gazelle : Oui, c'est très dommage !

La perdrix : Ne peut-on pas mettre les braises sur ton large dos, sœur gazelle ?

La gazelle : Il n'y a pas meilleurs plateaux que tes deux ailes étalées.

Ainsi, la perdrix accepta et ouvrit ses deux ailes. Quand la gazelle y mit les tisons flamboyants, la perdrix mourut toute cramée.

Une fois de retour au bercail, on lui demanda des nouvelles de la perdrix. La gazelle expliqua qu'elles avaient oublié d'emporter avec elles un plateau pour y mettre du feu. Et quand elle voulut revenir en chercher, la perdrix proposa ses deux ailes. Elle l'en dissuada en vain. Et quand finalement elle y mit des braises, la pauvre mourut entièrement rôtie.

On chargea encore l'hyène et le lièvre d'aller chercher de la paille pour la future maison. Le lièvre fit semblant d'avoir oublié la charrette. Puis une fois sur le terrain, ils réussirent à récolter beaucoup de paille qu'ils disposèrent en plusieurs bottes. Quand ils eurent fini tous ces travaux, l'hyène se rappela qu'ils avaient commis la grosse erreur d'avoir oublié la charrette.

L'hyène : Quelle sottise que d'avoir oublié d'amener la charrette !

Le lièvre : Ce n'est pas si grave que ça. Avec cette force titanesque que Dieu t'a donnée, et là je touche du bois, tu peux bien mettre sur ton dos toutes ces bottes, plus moi-même au-dessus, sans jamais t'en rendre compte.

L'hyène : Mon très cher ami, penses-tu que je pourrais supporter toute cette charge ? A ma place, l'éléphant, lui, ne gémirait point.

Le lièvre : Oh que oui ! Sans vouloir te jeter des fleurs, roi des titans, je défierais quiconque douterait que le beau et vigoureux gaillard que tu es puisse supporter la charge de dix carcasses d'éléphants.

C'est ainsi que le lièvre chargea les bottes de paille sur le dos de l'hyène et les y attacha solidement. Ensuite, il sauta pour monter dessus. Pendant qu'il était à mi-chemin entre la brousse et la maison, le lièvre, qui avait des allumettes avec lui, mit du feu sur les pailles et descendit sans que l'hyène ne fût au courant. Ensuite il s'écria :

Le lièvre : Prends bien garde des pyromanes du roi qui rôdent par là. Je suis bien assis ; tu peux continuer.

L'hyène : Ce que je sens est sans doute de la fumée.

L'hyène se débattit de toutes ses forces mais ne réussit pas à se défaire des bottes de paille enflammées. À son tour, Elle périt brûlée.

Une fois au bercail, on demanda au lièvre ce qui était arrivé à l'hyène. Elle expliqua en ces termes :

Le lièvre : Nous avons oublié tous les deux d'amener une charrette avec nous. Finalement, l'hyène s'est proposé de prendre tout sur son dos. Je l'en avait dissuadé sans succès. Et à mi-chemin entre la brousse et la maison, les pyromanes du roi, que nous avons rencontrés par surprise, ont mis du feu sur la paille et l'hyène est morte toute calcinée.

Le lion : Humm ! Nous ne te croyons plus sur cette justification. Tu es parti avec deux de tes compagnons qui y sont restés. Tu dois sans doute être impliqué dans leur mort. Remettons donc la construction de cet « édifice du malheur » à plus tard, car aujourd'hui presque tous les membres de la famille sont morts.

C'est ainsi qu'ils se dispersèrent et chacun rentra chez soi.

Naaga reef reef, naaga maad maad

Moon fo nogoy laa reefu. Moon a dmiid fambe kopɔ, a gar a lay nogoy le ee: fat I sofir. Moon a coodɪn fambe kopɔ le a jang fambe le no nogoy le. Sookoy ta yax fambe le boo ta fag ta gar alayin ee, nog, coodaam fambe, mbaa um jaɓ fambe kopɔ le mi. Ta coodɪn fambe, ta gar a yaxin boo ta fag ta dakoox o nomtooxiid a layin ee : nog, coodaam fambe, mbaatum jaɓ fambe kopɔ le mi, ta coodɪn fambe. Nogoy le a loolaa.

Njogoy a joonin a lyin ee « Nog, xar o loolaa ? ta layin ee: moon a rrefu. I sofir fambe fo fambe kopɔ. O ngap onquu ta garna, a lay ee coodaam fambe mbaat um jaɓ fambe kopɔ le mi. Njoy a layin ee: koo jangkaa fame le, o warin, hulaam fook ne ten. Sookoy ta jang fambre le a xarin, ahulin fool ne. Moon a gar a layin ee: Nog coodaam fambe mbaat um jang fambe kopɔ le mi. Ta coodɪn fambe le.

Ndaa ndetaa boo ndeer njogoy ne a xoos a caf ake, tee: fambe lene a reewa de'. Nda ndakoox o ndetaa, o kanul oxe a anda ee njogoy oo, ta lay a moon ee: dama-naam mene kam seedkaa.

A retaa, a retaa boo agof, ta lyin ee: moon oo, refee fambe dee, njogoy oo.

A nax a reef maaga a fag.

L'HYÈNE ET LA VIEILLE

Il était une fois l'hyène et une vieille femme. L'hyène attrapa une chèvre en pleine brousse et alla voir la vieille et lui proposa un échange :

- Vieille dame, je viens vous proposer un marché : je te donne cette chèvre contre une des tiennes.

La vieille femme, qui ne voulait point se quereller avec cette brute, lui répondit :

- Oui, j'accepte.

Après l'échange, l'hyène mangea sa chèvre et revint voir la vieille.

- Donne-moi une autre chèvre ou je reprends la mienne, dit l'hyène à la vieille.

Celle-ci lui remit une autre chèvre. L'hyène la mangea et revint, cette fois-ci, en proférant des menaces :

- Donne-moi une autre chèvre ou je reprends ou je te tue, dit l'hyène à la vieille.

La pauvre femme, face au chantage de l'hyène, s'exécuta tout en pleurant.

Un lion, qui passait, demanda à la vieille :

- Ma chère, pourquoi pleurez-vous ?

La vieille lui expliqua le chantage auquel elle a été soumise par l'hyène.

- Tuez une de vos chèvres, dépecez-la ; la peau me servira de couverture pour lui réserver une surprise, lui proposa le lion.

Quand l'hyène revint demander sa chèvre, la vieille lui remit le lion couvert d'une peau de chèvre.

La vieille accompagna l'hyène jusqu'à l'orée de la forêt. En cours de route, le lion griffa la patte du maître chanteur qui se mit en colère et dit :

- Cette chèvre est discourtoise. Elle ne sait pas ce qui l'attend.

Un peu plus loin, la vieille lui confia la corde à laquelle est attachée la « chèvre » en prétextant une incommodité. Quelques pas plus loin, elle se retourna et dit à l'hyène :

- Hééé Hyène, ce n'est pas une chèvre, mais un lion !

C'est ici que se termine le conte.

L'ÂNE ET SON MAÎTRE



Il était une fois, un âne et son maître. Chaque jour, ils se rendaient aux champs. À l'aller, le chemin était paisible pour l'âne, qui ne subit ni brimades, ni reproches de la part de son maître. L'ambiance était plutôt bonne d'autant plus que ce dernier chantonnait même en cours de route ; ce qui plaisait vraiment à son compagnon, l'âne.

Par contre, au retour des champs, l'âne chargé lourdement de sacs remplis de céréales et de foin, avait de la peine à se

déplacer. Pire, il ne reconnaissait plus son maître. Il se disait naïvement que le maître du matin n'était pas le même que celui du soir, car ce dernier était particulièrement méchant. Il lui criait dessus et le rouait de coups pour l'obliger à avancer plus vite.

Un jour, revenant des pâturages, l'âne s'affaissa brusquement. Le maître, inquiet, pensait que sa bête de somme s'était cassé une patte. Il tenta de la relever et de dégager le chargement. A force d'efforts, il suait abondamment et haletait comme une forge essoufflée. Subitement, un pet assourdissant retentit et troublant ainsi le repos des animaux de la forêt. Le lièvre, apeuré, avait déjà regagné son terrier, croyant qu'un orage ravageur se préparait. L'âne éclata de rire ; ce qui énerva le maître.

- Tes efforts pour me dégager sont insignifiants par rapport à ce que j'endure chaque jour, lui dit l'âne. Depuis que nous sommes ensemble, je subis journallement mon lot de brimades. Pourtant, je suis un être qui sent la fatigue et la douleur.

- Je ne vais plus te maltraiter, lui jura le maître, très gêné.

Depuis ce jour, l'âne et son maître devinrent de fidèles compagnons, qui se vouèrent un respect mutuel.

UN PETIT LAPIN QUI VOULAIT ÊTRE ROI

Un beau jour, un petit lapin voulut être roi.

Par un beau matin qui sentait l'herbe humide, il sortit de son terrier et courut à la clairière des petits lapins. Tout excité. Il criait.

- Petits lapins, c'est décidé, je vais être roi !

- Ah ! Ah ! Ah ! S'esclaffèrent tous les petits lapins. Mais tu n'as pas de couronne, tu ne peux pas être un roi.

Loin d'être découragé, le petit lapin se mit en route et partit à la recherche d'une couronne de roi.

Chemin faisant, il rencontra l'écureuil qui, perché sur la plus grosse branche d'un baobab, l'interpella. :

- Où cours-tu comme ça, petit lapin ?

- Je suis à la recherche d'une couronne de roi. Sais-tu où je peux en trouver ?

L'écureuil réfléchit un moment puis, comme s'il venait d'avoir une révélation, dit :

- Cherche ici et cherche là. Puis il se retourna et rentra dans un trou.

Le petit lapin ramassa quelques brindilles. Il les assembla et les mit sur sa tête.

Sans attendre il retourna vers la clairière des petits lapins tout excité. Il cria :

- Petits lapins, petits lapins ! regardez, je suis le roi !

- Ah ! ah ! ah ! s'esclaffèrent tous les petits lapins. Mais pour être roi, il faut une couronne et un sceptre royal. Mais tu n'as ni sceptre ni couronne, tu ne peux pas être roi.

Loin d'être découragé, le petit lapin, se remit en route et parti à la recherche d'un sceptre de roi.

Chemin faisant, il rencontra le chien qui cherchait des os.

L'entendant arriver, il releva la truffe et l'interpella :

- Où cours-tu comme ça petit lapin.

- Je suis à la recherche d'un sceptre de roi. Sais-tu où je peux en trouver un, demande le petit lapin ?

Le chien réfléchit un instant puis comme s'il venait d'avoir une révélation dit :

- Cherche ici, cherche-là, puis il se retourna et reprit sa recherche dans le trou.

Mais il déterra un bel os et le tendit au lapin.

- Voilà petit lapin, c'est pour toi, dit-il.

- Merci mille fois, répondit le petit lapin.

Et sans attendre, il retourna vers la clairière des petits lapins tout excité. Il criait :

- Petit lapins, regardez, je suis le roi !

- Ah ! Ah ! Ah ! s'esclaffèrent tous les petits lapins. Mais pour être roi, il faut une couronne, un sceptre de roi et des gardes du palais. Mais tu n'as pas de gardes de palais.

Loin d'être découragé, le petit lapin se remit en route et partit à la recherche de gardes.

Chemin faisant il rencontra le cheval, la poule, le chien et l'écureuil tous le regardèrent arriver à l'interpellent.

- Où cours-tu comme ça petit lapin ?

- Je suis à la recherche de gardes du palais. Savez-vous où je peux en trouver, demanda le petit lapin.

L'écureuil, le chien, la poule et le cheval répondirent en chœur :

- Petit lapin, nous serons les gardes du palais.

- Merci bien, merci, répondit le petit lapin et, sans attendre, il retourna vers la clairière des petits lapins tout excité. Il criait très fort :

- Petits lapins regardez ! Je suis le roi !

À sa suite venaient l'écureuil, le cheval, le chien et la poule. Il avait l'os dans la patte comme sceptre et sur la tête des brindilles en guise de couronne.

- Ah ! Ah ! Ah ! S'esclaffèrent tous les petits. Mais pour être roi, il faut ...

Arrêtez maintenant ! cria le petit lapin très fâché.

- J'ai trouvé une couronne et un sceptre de roi, des gardes du palais et vous ne voulez pas que je sois le roi.

- Gardes ! Emparez-vous de ces petits prétentieux.

Alors les gardes les prirent, les enfermèrent dans leurs terriers et restèrent devant les entrées pour les surveiller.

Le petit lapin roi resta tout seul dans la clairière.

C'était bien beau de devenir le roi mais il s'ennuyait.

Que pouvait-t il faire à présent ? Il chercha, chercha et finalement trouva une balle dans les fourrées.

Vite ! il courut vers les terriers des petits lapins, tout excité. Il criait :

- Petits lapins ! Petits lapins ! C'est décidé, je vais être arbitre de football !

Gardes du palais, libérez-les.

- Ah ! Ah ! S'esclaffèrent tous les petits lapins. Mais pour être arbitre de football, il faut une équipe et beaucoup de joueurs.

- Eh bien justement, dit le petit lapin. Vous êtes beaucoup de petits lapins

- Et nous, nous serons les spectateurs disent l'écureuil, le chat, la poule et le cheval.

Alors tout le monde cria :

- Vive l'arbitre ! vive les petits lapins footballeurs !

Et le petit lapin déposa la balle au milieu de la clairière. Et les petits lapins retrouvèrent enfin la paix d'antan.

LE PORC-ÉPIC ET LE LIÈVRE



- Leeboon Lippoön !
- Amon na fi Da na am !
- Bi mu amee yeene ko feke
- Yawax ñu degg
- Waxu taay jarul gëm
- Sa yos sa si raw

Le porc-épic et le lièvre voyageaient ensemble. En cours de route, le lièvre dit à son camarade :

- Compagnon comment t'appelles-tu ?
- Moi, je m'appelle siñeel le porc-épic et toi ?

Leuk-le-lièvre qui ne voulait pas donner son nom lui répond :

- Moi, je me nomme étranger.

Ils continuèrent leur chemin et arrivés dans un village appelé Couré, ils trouvèrent des hommes hospitaliers, qui leur servirent à manger.

- Le chef du village offre ce bol de riz aux étrangers, dit le serviteur en posant la cuvette sur le sol.

Siñeel voulut se servir, mais le lièvre protesta.

- Ce riz n'est pas pour toi, camarade ! Il est pour l'étranger, c'est-à-dire pour moi. Le chef t'a certainement oublié.

Siñeel le porc-épic resta le ventre vide. Au milieu de la nuit, ayant très faim, il se leva, mit les vêtements de son camarade et partit dans les champs voisins. Il se gava de patates et de maïs.

Le lendemain matin, les habitants du village, voyant leurs champs abîmés, furent très furieux. Ainsi, leurs soupçons se portèrent sur les étrangers. Comme une meute déchaînée, ils crièrent en disant :

- Ce sont les maudits étrangers qui ont saccagé nos champs.

Le lièvre se réveilla brusquement et demanda ce qui se passait.

- Ma foi, je ne sais pas, dit le Siñeel le porc-épic, qui s'éveilla à son tour.

- Ces gens ne sont pas contents et c'est de vous qu'il s'agit : ils ne parlent que de l'étranger.

Le chef du village fit venir les deux compagnons. Voyant que le lièvre portait des vêtements tout couverts de terre et d'herbes, il crut que c'était lui le coupable.

- Dîtes nous, Siñeel, combien de coups de bâton mérite ton ami ?

- Pas beaucoup, répond le porc-épic, deux cents seulement !

Mais avant la punition, le lièvre très rusé, demanda au chef de faire boire un vomitif à son camarade. Il but le premier et ne rendit que du riz. Puis, ce fut le tour du porc-épic. À peine ce dernier a-t-il fini d'avaler la potion que le sol fut couvert de mor-

ceux de patates et de maïs.

- Dîtes-nous étranger, combien de coups de bâton ton ami mérite-t-il ?

- Pas beaucoup, répond le lièvre, quatre cents seulement.

La punition infligée au coupable, les deux compagnons furent renvoyés du village. Le porc-épic avait le corps meurtri. Pourtant, il partit le premier, en nourrissant un projet de vengeance. Il rencontra des forgerons et leur dit :

- Mon apprenti arrive. Il porte mes deux soufflets collés à sa tête. Je vous les offre.

Quand le lièvre arriva à hauteur des maîtres du feu, il fut contraint de s'arrêter.

- Hé apprenti ! Viens ici ! Ton patron nous a donné les deux soufflets sur ta tête.

- Mais ce sont mes oreilles, protesta en vain le lièvre.

C'est ainsi que le pauvre lièvre eut les oreilles coupées.

Le porc-épic, qui avait assisté à la scène, riait de bon cœur. Pour se venger, le lièvre se dépêcha de partir le premier. Il rencontra des enfants qui allaient à la chasse. A son tour, il leur dit :

- Mon forgeron arrive, il porte mes flèches sur son dos, je vous les donne.

Quand le porc-épic arriva, il fut interpellé par les petits chasseurs.

- Hé ! Hé ! Viens ici ! Ton patron nous a donné les flèches que tu portes sur le dos.

- Mais ce ne sont pas des flèches ! Ce sont mes piquants !

Malgré ses cris, les enfants lui arrachèrent tous ses piquants.

C'est ainsi que le porc-épic et le lièvre, qui avait l'occasion d'être de vrais amis, devinrent d'impitoyables ennemis.

TOUMANY, LE LÉPREUX

Toumany était frappé par la lèpre si bien qu'il perdit ses doigts et ses orteils. Ainsi, il avait du mal à trouver une épouse. Toutes les femmes qu'on lui proposait, dès qu'elles le voyaient le repoussèrent sur le champ.

C'est ainsi que Toumany choisit de quitter le village pour aller s'installer en pleine brousse. Là, il vivait en toute solitude quand il reçut la visite d'une femme. Toumany s'occupa bien de cette étrangère. Et le soir venu, la femme manifesta son désir de s'en aller. Elle révéla à Toumany qu'elle n'était pas un être humain, mais un oiseau qui s'était métamorphosé en femme. Elle lui dit qu'elle pouvait le guérir. Ainsi, en partant, elle lui laissa de la poudre de racines qu'il devait diluer dans de l'eau et se laver avec cette décoction. Ce médicament aussitôt appliquée, Toumany guérit complètement de sa lèpre. Il redevint un jeune homme admirable de beauté et d'élégance.

Or, de temps à autre, ses parents venaient lui rendre visite dans son asile. Mais cette fois-ci, ils furent agréablement surpris de ce prodigieux rétablissement de Toumani. De retour au village, la bonne nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Les curieux, qui pourtant ne s'étaient jamais aventurer à cet endroit, venaient par petits groupes vérifier l'exactitude de cette prompte et incroyable guérison de celui qui fut haï de tous. Le chef de village aussi fit le déplacement pour aller voir

ce qu'on lui racontait.

Suite à cet événement, la famille de Toumani le pressa de prendre une épouse. Les jeunes filles qui le repoussaient ne rêvaient désormais que de lui comme mari. On lui proposa la plus belle fille du village. Ses rivaux, jaloux, lui prédisaient un échec cuisant mais quand les deux se virent, chacun couronna la flamme de l'autre et ainsi ils se marièrent.

La femme oiseau fit une autre visite chez Toumany et avant de partir, elle lui confia douze œufs à garder intacts jusqu'à son prochain retour. Toumany prit encore une deuxième femme, aussi féconde que la première.



Après cinq ans, l'oiseau revint encore en visite et demanda à Toumany de lui garder encore ses œufs pendant sept autres années. Mais un beau jour, le fils de la deuxième épouse

demanda à disposer des œufs et se mit à pleurer. Aussitôt la mère de l'enfant se plaignit auprès de Toumany pour avoir refusé les œufs à son enfant. Ainsi l'homme finit par céder et alla en chercher un pour l'enfant. Le soir également, l'enfant en réclama et refusa de manger tout autre chose que ces œufs. Son père lui apporta encore un œuf. Chaque jour Toumany était obligé de donner deux œufs au petit garçon. Et au bout de six jours, il ne restait plus d'œufs dans le nid de l'oiseau.

Les oiseaux, surpris et choqués par la légèreté de Toumany, se concertèrent pour trouver parmi eux quelqu'un qui portât la mauvaise nouvelle à la propriétaire des œufs. Le pigeon, la chouette et bien d'autres furent éliminés de cette sélection pour leur mauvaise voix légendaire.

Enfin, le choix porta sur l'oiseau que la gent ailée a jugé détenir la voix la plus lyrique et la plus pathétique qui soit, c'est-à-dire le cygne. Ainsi, la femme oiseau eut la nouvelle que ses œufs ont tous été mangés par l'enfant capricieux de Toumany. Elle décida alors de se rendre sur place pour vérifier cette information. A son arrivée, elle fut bien accueillie et traitée par les deux épouses de Toumany mais, envahi par la honte, celui-ci n'osa se montrer. Mais, l'hôte refusa tout honneur venant d'un homme en cachette.

Elle s'apprêtait à partir lorsque Toumany sortit enfin de son refuge pour se confondre en excuses et l'accompagner jusqu'au cœur de la forêt. Là, la femme oiseau lui rappela son ingratitude à son égard. Elle lui fit remarquer qu'elle l'avait guéri et lui avait confié ses douze enfants qu'étaient ses œufs. Et lui, Toumany,

n'a rien trouvé de mieux à faire que de céder aux fantaisies de son enfant. Sur ce, l'oiseau le rendit à sa première prestance.

Il revint à la maison avec sa lèpre. La deuxième femme dont l'enfant avait consommé tous les œufs, s'écria en voyant Toumany revenir à la maison, défiguré et presque méconnaissable. Elle jura de ne plus jamais partager le lit de ce ladre. Elle fit sa valise et partit en emmenant toute sa progéniture. Toumany resta seul avec sa première femme, qu'il avait fini pourtant par abandonner pour satisfaire les caprices de la seconde, conscient qu'il faut se garder de ne toucher, pour rien au monde, à un dépôt qui t'est confié.

LE COMBAT ENTRE FODÉ ET LE SERPENT-DIEU

Il était une fois, dans un village situé au bord d'un fleuve aujourd'hui disparu, vivaient un jeune homme beau et courageux, Fodé, et une très belle jeune fille, Siré. Ils s'aimaient d'un amour tendre et sincère. Les habitants de ce village adoraient un serpent-dieu du nom de Namourou. Chaque année, ils lui donnaient en offrande la plus belle fille du village. Et en retour, le serpent dieu leur garantissait une bonne récolte et un fleuve bien poissonneux.

Une année, comme la date du sacrifice s'approchait, les notables du village convoquèrent toutes les jeunes filles pour procéder à la sélection. Et le malheur voulut que le choix tombât sur la fiancée de Fodé, Siré. Le jeune homme en était très triste. Il passait tout son temps à réfléchir sans jamais savoir quelle décision prendre.

Il se trouvait que Fodé avait dans ce village une vieille dame comme confidente pour qui il faisait beaucoup de bonnes actions. Il eut l'idée de se rendre chez elle pour lui faire part de son malheur.

Fodé : Bonjour maman. Comment allez-vous ?

La vieille dame : Ça va très bien. Mais tu m'as l'air très affligé, Fodé. Que se passe-t-il ?

Fodé : Hier, le choix de la fille sacrificielle est tombé sur ma fiancée. Or, je n'aime personne d'autre qu'elle dans ce monde. Je ne laisserai pas le serpent-dieu la dévorer. Je vais le combattre de toutes mes forces et de tout mon savoir.

La vieille dame : Je suis très triste pour toi. Mais quel grand défi tu viens de te lancer ! Néanmoins, compte tenu de tout le respect que tu m'as donnée et de toute l'aide que tu m'as apportée toutes ces années, je vais t'aider, moi aussi, à le relever.

Il faudra tout simplement m'apporter un œuf, une pierre, une épine, un charbon, une brindille et une motte de terre pour que je les bénisse. Le serpent que tu veux combattre a sept têtes. Dès que tu le décapiteras une première fois, il sortira une autre tête. Et tant que tu n'auras pas fini les sept, sache qu'il est toujours à ta poursuite. Ces six éléments à apporter, t'aideront beaucoup dans le combat. Après avoir coupé la première tête, il te poursuivra à vive allure. Et lorsque tu te sentiras gagné par la fatigue, tu jetteras l'œuf de poule qui deviendra une rivière entre vous deux. Là, tu te reposeras pendant qu'il la traverse. Et au moment juste de sortir de l'eau, tu couperas la deuxième tête. Il sortira la troisième tête et se mettra à ta poursuite. Tu jetteras ensuite la pierre qui deviendra une colline entre vous. Tu auras le temps de te reposer pendant qu'il grimpe la colline. Et au moment de finir la colline, tu lui couperas la troisième tête. Après une certaine distance, tu jetteras l'épine qui deviendra un parterre d'épines entre vous qui ralentira considérablement sa vitesse. Tu te reposeras pendant qu'il traverse ce parterre d'épines. Et juste avant de le finir, tu couperas la quatrième tête. Puis, tu jetteras la brindille qui deviendra une broussaille

d'herbes très touffues. Et là aussi, tu auras l'occasion de te reposer et de couper la cinquième tête. Le charbon suscitera de grandes flammes entre vous ; et là également tu auras le temps de couper la sixième tête. Enfin, tu jetteras la motte de terre qui deviendra de la boue entre vous. Et ce sera là l'occasion de l'achever.

La veille du jour du sacrifice, Fodé apporta les six éléments que lui avait indiqués la vieille dame. Elle fit des incantations dessus et les lui remit. Elle donna ensuite beaucoup de bénédictions à Fodé avant leur séparation.

Enfin, vint le jour du sacrifice. Ce jour est une fête pour tout le village. La jeune fille sacrificielle est conduite à la rivière où elle fut lavée très proprement. Et une fois à la maison, elle est parfumée et on lui met ses plus beaux habits et atours. Le cadeau du serpent-dieu ne doit pas lui être présenté dans n'importe quel état ; il faut tout faire pour éviter que Namourou ne le refuse, car si cela arrivait, une cascade de malheurs s'abattrait sur le village.

Au petit soir, après avoir préparé la fille comme il fallait, elle fut conduite et enfermée dans la chambre réservée au serpent dieu. Cette chambre était percée d'un grand trou qui servait de passage au serpent. En principe, le serpent dieu ne se présente que tard dans la nuit pour son festin.

C'était le moment choisi par Fodé pour se présenter au rendez-vous. Il faisait le tour de la pièce dans laquelle se trouvait sa fiancée pour guetter l'arrivée du serpent. Soudain, Siré entendit des pas et s'écria :

Siré : Qui est là ? Ne sais-tu pas que cette nuit est celle du sacrifice en l'honneur du serpent-dieu ? Il te dévorera dès qu'il te verra traîner ici. Sauve-toi très vite !

Mais Fodé ne répondit pas. Il ne voulait pas lui faire savoir son identité tout comme son intention.

Puis, d'un seul coup, il entendit un bruit dans les buissons. Il se rendit compte que le serpent-dieu n'était plus loin. Alors, il s'approcha du trou par lequel il devait entrer. Et au moment juste où le serpent allait introduire sa tête, il le décapita. Et comme l'avait si bien dit la vieille dame, le serpent poussa une nouvelle tête et se mit à chasser Fodé à vive allure. Quand Fodé se sentit épuisé, il jeta l'œuf de poule qui devint une rivière. Il eut le temps de se reposer. Et juste au moment où le serpent allait sortir de l'eau, il coupa la deuxième tête.

Le serpent-dieu poussa une nouvelle tête et se mit à le poursuivre. Fatigué, une fois encore, il jeta la pierre qui se transforma en une colline. Là, aussi, il eut le temps de bien se reposer. Et juste au moment où le serpent allait finir la colline, il lui trancha la troisième tête. Il se suscita une nouvelle tête et se lança à ses trousses. Une certaine distance encore, il jeta l'épine qui devint tout un parterre d'épines entre eux. La vitesse du serpent-dieu fut considérablement ralentie. Fodé eut le temps de souffler un peu. Et juste avant que le serpent ne sortît de ce lieu, il lui ôta la quatrième tête. Le serpent poussa aussitôt une autre tête et se remit à sa traque, cette fois-ci, avec plus de rage.

Après une bonne distance, il jeta la brindille qui devint une grande étendue de touffes d'herbes entre eux. La distance qui les séparait désormais était assez suffisante pour que Fodé

recupérât ses forces. Et juste avant de finir cette étendue, il lui coupa la cinquième tête. Le serpent dieu se dota, très rapidement, d'une nouvelle tête et se mit à sa poursuite. Ils parcoururent des kilomètres et des kilomètres et Fodé s'essouffait. Alors qu'il était sur le point de tomber, il jeta le charbon qui suscita de hautes flammes entre eux qui ralentirent considérablement la vitesse de Namourou. Fodé eut le temps de bien se reposer. Le serpent-dieu réussit à braver les flammes mais avant d'en sortir Fodé s'arrangea à couper la sixième tête. Le serpent sortit sa septième et dernière tête. Sans tarder, il se remit à la poursuite de Fodé.

Les deux protagonistes parcoururent encore des kilomètres et des kilomètres. Quand Fodé arriva à bout de souffle, il jeta la motte de terre qu'il avait et une large étendue de boue se mit promptement entre les deux. Et, juste avant de sortir sa tête de la boue, Fodé réussit à la trancher. Le gros serpent se mit à siffler, à ronronner, à mugir, à rugir... à lancer tous les cris qu'on pouvait imaginer.

Le lendemain, les anciens, comme d'habitude, se présentèrent sur le site sacrificatoire pour s'assurer que le serpent avait bien accepté son offrande. Ils furent surpris de trouver la fille saine et sauve. Ils demandèrent à Siré ce qui s'était passé ? Elle répondit n'être au courant de rien. Tout ce qu'elle pouvait dire c'est qu'il y avait quelqu'un qui rôdait autour du local à une heure tardive de la nuit.

C'étaient les hommes qui revenaient du cœur de la forêt qui rapportèrent la nouvelle de la mort du serpent dieu. Ils affirmèrent avoir vu son cadavre baignant dans la marre de

son propre sang. Quelques fanfarons malhonnêtes voulurent s'approprier le mérite d'avoir vaincu le dangereux serpent. Le flou sur l'identité de son bourreau allait perdurer si Fodé n'avait pas décidé de libérer tout le monde en racontant toute l'histoire et en indiquant avec précision l'endroit où se trouvait chacune des sept têtes.

C'est ainsi que Fodé fut intronisé roi. Un mariage en grande pompe fut célébré en l'honneur des deux amoureux et Siré devint la plus charmante reine que le monde ait jamais connue.



LE BON CHOIX

Il était un fois, dans un village du Nord, situé près du grand fleuve, trois amis : Doudou, Gora et Mador. Depuis leur tendre enfance, ils jouaient ensemble. Ils avaient même partagé « la case de l'homme ». Ils étaient maintenant devenus de beaux jeunes hommes forts et ambitieux.

Un jour qu'ils revenaient de la pêche, ils se reposaient sur la plage quand soudain Gora dit :

- Mes amis, il est temps pour nous de fonder un foyer mais, au préalable, nous devons atteindre nos ambitions. J'ai entendu que, très loin d'ici, dans un village de l'Est nommé Warou, vit un personnage mi-homme mi-génie que l'on appelle Kemtaan. La seule difficulté est de le trouver. Doudou s'exclama :

- Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ! Partons vite à sa recherche.

- Oui, tu as raison Doudou ! Pourquoi attendre ? demanda Mador.

- Partons dès demain, proposa Gora. Nous irons à Warou et nous dénicherons Kemtaan où qu'il se trouve.

Le lendemain, très tôt, les trois amis quittèrent le village. Ils marchèrent dix jours à travers la savane. Leurs provisions épuisées, ils durent se contenter de gibiers et de fruits sauvages.

Ils marchèrent encore dix autres jours sous un soleil ardent, dans une plaine aride et poussiéreuse. De plus en plus, les villages se raréfiaient. Ils arrivèrent devant une montagne dont le décor n'était en rien comparable à ce qu'ils ont vu jusqu'à présent. Ils mirent encore dix jours pour la franchir et se retrouver dans une immense forêt dense dont la traversée leur prit encore deux fois dix jours. À l'orée de celle-ci, à l'autre bout, ils débouchèrent sur un étroit chantier qui les conduisit vers un village de quelques cases.

Éreintés, assoiffés et affamés, ils trouvèrent, au milieu de ce village quasi désert, une femme qui pilait le mil et qui portait sur son dos un jeune garçon de quelques mois. Ils la saluèrent mais elle ne répondit pas. Enervé, Madior l'apostropha :

- Nous cherchons un vieil homme nommé Kemtaan, ma sœur ! Nous venons de très loin. Pouvez-vous nous aider à le trouver ?

La femme détacha le bébé de son dos et le posa par terre.

- Lorsque ma mère travaille, elle ne veut pas être dérangée, répondit le bébé.

- Quoi ! Un bébé qui parle ? rétorquèrent en chœur les trois amis.

- Pourquoi étonnez-vous de ce que vous ne savez pas ou de ce que vous n'avez jamais vu ? répliqua le bébé qui poursuivit : si vous voulez voir Kemtaan voilà ce qu'il faut faire : après la prière, marchez et sortez du village et si vous savez compter jusqu'à trois, vous trouverez votre homme !

Les trois amis voulurent lui poser encore des questions mais il demeura ferme :

- Trop de paroles sont inutiles quand l'essentiel est dit. Vous avez tous les renseignements, alors partez. Ma mère n'aime pas être dérangée.

Ils marchèrent dans les rues du village en essayant de suivre les indications de bébé. Madior réfléchit et dit à haute voix :

- N'est-ce pas qu'il nous demande de marcher et de sortir du village après la prière ? Eh bien, cela veut dire que nous devons nous diriger vers l'Est.

Les trois amis sortirent du village par le levant et aperçurent trois gros baobabs derrière lesquels se dressait une seule case, au seuil de laquelle un vieillard méditait. Après les salutations d'usage le vieillard leur dit :

- Vous venez certainement de très loin, vu l'état de vos vêtements ?

- Oui grand père, nous avons fait un long et pénible voyage rien que pour vous rencontrer, admit Gora.

- Que désirez-vous ?

Pressé et très excité par l'idée de devenir très riche, Doudou parla le premier :

- Mon désir est de devenir un homme très riche et je sais que vous pouvez m'aider.

- Moi, je voudrais être un grand savant dans tous les domaines, dit Gora, lui aussi très impatient.

- Respectable vieillard, mon vœu est de trouver une bonne

épouse, douce, intelligente, pouvant bien tenir ma maison et bien élever nos enfants. C'est tout ce que je demande, répond à son tour Madior.

Ses amis le regardèrent étonnés, le prenant pour un fou. Le vieillard reprit d'une voix douce et posée :

- Je dois mettre en garde chacun d'entre vous : si vous ne partagez pas avec le pauvre ou l'ignorant, qui sa richesse, qui sa connaissance, vous allez tout perdre ! Maintenant, prenez chacun une pièce d'argent et ne vous en séparez jamais. Le jour où vous la perdrez, vous perdrez en même temps votre don. Retournez chez vous et n'oubliez jamais mes conseils !

De retour dans leur village, Doudou devint très riche. Il avait des champs, des troupeaux et de l'or. Il se maria et eut de beaux enfants. S'il lui arrivait de distribuer rarement quelques pièces de monnaie à des nécessiteux, il n'était guère un exemple de générosité. Gora était devenu savant et célèbre, il donnait même des conseils aux rois. Il avait pour disciples les érudits de la contrée. Il se maria avec une belle femme de sang royal aux vertueuses incontestées. Madior, lui, n'était ni riche ni pauvre, ni ignorant ni savant mais il avait épousé une bonne femme qui savait lui prodiguer d'excellents conseils.

Quelque années passèrent, un jour, un homme en haillons vint frapper à la porte de Doudou, à une heure tardive. Un serviteur ouvrit et demanda au vieil homme :

- Que voulez-vous ?

- Je désire m'entretenir avec ton maître Doudou, vénérable serviteur.

Quand Doudou fut appelé, il demanda lui aussi sur un ton méprisant.

- Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? N'avez-vous pas vu l'heure tardive ?

- Je suis un pauvre voyageur fatigué qui n'a pas mangé depuis très longtemps. Voyez comme mon corps est squelettique et mes habits déchirés.

Alors la femme de Doudou dit farouchement à son mari :

- Il est tard. Dis à cet homme de partir et, s'il le veut, de revenir demain manger les restes destinés au bétail.

- Vous avez entendu ce que ma femme a dit ? Alors, revenez demain ! dit Doudou en refermant sa porte.

L'homme se dirigea alors vers la maison de Gora. Il frappa à la porte et Gora lui-même vint lui ouvrir. L'étranger lui dit :

- Je te salue, Maître. Je viens de très loin dans l'unique but de devenir ton disciple. Je voudrais apprendre les sciences de la vie.

Et, avant que Gora n'ouvrît la bouche, sa femme intervint :

- Allez-vous-en ! Revenez un autre jour quand vous vous serez lavé, rasé et acheté des habits propres.

Elle referma violemment la porte.

Le vieil homme toujours calme, continua chez Madior. Dès qu'il frappa à sa porte, sa femme l'accueillit avec un sourire très aimable et lui dit :

- Bonjour, cher oncle, entrez donc !

- Pourquoi m'appellez-vous cher oncle ?

- Parce que vous semblez avoir l'âge de mon père. Qui que vous êtes, soyez le bienvenu. Vous allez d'abord vous baigner et ensuite je vous donnerai à porter le boubou que je viens de tisser pour mon mari.

Après s'être lavé et changé, le vieil homme s'installa dans la chambre qui lui est réservée. Quelques instants plus tard, Madior vint le saluer :

- Bonjour vieil homme, sachez que ma maison est la tienne, même si je ne suis pas riche.

Sa femme arriva avec un succulent repas. Elle avait tué et préparé dans la nuit, le seul coq qui restait dans le poulailler. Ensuite elle lui servit des mangues et de l'eau fraîche.

Le lendemain de bonne heure, le voyageur se préparait à repartir quand la femme de Madior dit à son mari :

- Nous n'avons rien sauf la pièce de monnaie que tu gardes dans une boîte, sous le lit. Donnons-la à ce vieil homme car il en a plus besoin que nous.

Madior hésita un peu puis alla chercher la pièce d'argent qu'il remit au visiteur. A cet instant précis, surgirent Gora et Doudou, affolés, haletants et tout en sueur :

- Madior ! Madior ! Nous ne retrouvons plus nos pièces d'argent.

- Ne les cherchez plus ! Vous les avez perdues à jamais. Les voici, répliqua sèchement le vieillard en les montrant.

- Mais qui êtes-vous ? Comment les avez-vous eues ? demandèrent-ils, l'air médusé.

- Celle-ci, c'est Madior qui vient de me l'offrir sur les conseils de sa femme. Celles-là, je les reprends. Elles m'appartiennent car je suis Kemtaan.

- Ce n'est pas possible car Kemtaan est un vieillard courbé par l'âge et qui vit dans un bled situé très loin d'ici. Nous l'avons vu. Vous ne lui ressemblez point !

- Vous avez oublié les conseils du bébé que vous avez trouvé à Warou. Il vous avait préconisé de ne pas vous étonner de ce que vous ne savez pas ou de ce que vous n'avez jamais vu. Ce bébé qui vous parlait, c'était encore moi.

Doudou et Gora se regardèrent surpris. Déjà de la sueur dégoulinait sur leurs visages. Kemtaan poursuivit sur un ton de reproche :

- Toi Doudou, je t'ai donné la fortune ; à toi Gora, j'ai offert le savoir et à toi Madior une bonne épouse. Doudou et Gora, vous m'avez chassé sur les conseils de vos épouses.

Ils voulurent justifier leur mauvaise conduite mais le génie continua en glorifiant cette fois-ci la sagesse de Madior.

- Madior, qui m'avait demandé une bonne épouse, m'a accueilli sur les bonnes recommandations de celle-ci. Son choix était le meilleur et pour cette raison je lui remets toutes les trois pièces d'argent. Sachez qu'une bonne épouse vaut mieux que tout l'or du monde.

TÉNING, LA FEMME DU LION

Il y avait une très belle jeune fille, appelée Téning, qui ne voulait se marier qu'avec un homme sans cicatrice. À cause de cette exigence, elle resta longtemps célibataire : tous les hommes qui se présentaient échouaient à cette épreuve. En effet, dès qu'un prétendant lui déclarait sa flamme, elle envoyait sa jeune sœur Sadio, qui avait le don surnaturel de se transformer en mouche, entrer sous les habits du soupirant et inspecter minutieusement son corps afin d'y déceler une cicatrice.

Ainsi, un jour, un lion apprit la nouvelle et décida de se transformer en homme au corps immaculé pour se présenter à la jeune fille et tenter de gagner son cœur. Une fois dans le village, il demanda à voir Téning. Accueilli dans la maison, il présenta l'objet de sa visite ; son corps fut aussitôt vérifié méticuleusement par Sadio. Après ce test, elle vint dire ses remarques à sa sœur :

- Sadio : J'ai parcouru tout le corps de ce jeune homme sans rencontrer une seule égratignure, à plus forte raison une cicatrice. Mais j'ai senti qu'il n'est pas un être humain.

- Téning : Pourquoi dis-tu cela ?

- Sadio : Il sent le fauve. C'est très certainement un carnivore qui s'est transformé en être humain.

Mais Téning ne voulait pas entendre cette remarque. Elle

rétorqua que Sadio était jalouse et qu'elle aurait préféré qu'elle restât toute sa vie sans mari. Alors elle décida de suivre l'homme en faisant table rase des conseils de sa jeune sœur.

Et lorsque Sadio se proposa de l'accompagner chez son mari, elle refusa catégoriquement que cette dernière vînt avec eux.

Après le mariage, l'homme décida de rentrer avec sa femme chez lui. Ainsi, un beau matin, le couple prit le chemin pour aller dans leur foyer conjugal. Après avoir parcouru une certaine distance, Téning aperçut une jolie petite calebasse abandonnée au bord de la route. Elle dit :

- Quelle jolie calebasse ! Elle me servira d'ustensile une fois à la maison.

En effet, c'était sa jeune sœur qui s'était transformée en cette calebasse. Celle-ci lui répondit :

- Laisse-moi ! N'est-ce pas que tu as refusé que je t'accompagne chez ton mari.

- Ah bon, c'est toi ? Va-t-en. Ne nous suis point.

Et en disant cela, elle la jeta. Sur le chemin, elle vit au beau milieu de la route un joli peigne qu'elle ramassa.

- Quel joli peigne ! Dit-elle.

- N'as-tu pas refusé ma compagnie ? Lâche-moi !

- C'est encore toi, Sadio ? J'ai horreur de te voir. Disparais de ma vue.

Elle jeta le peigne au loin, dans les hautes herbes. Et le couple continua à s'enfoncer dans la forêt. Mais peu après, elle ramassa une jolie pierre bien polie.

- Quelle jolie pierre !

- N'est-ce pas que tu as refusé ma présence à tes côtés ?

- Sadio, que tu es têtue ! Viens. Eh bien, nous t'invitons désormais à venir avec nous.

C'est ainsi que Téning finit par céder devant l'entêtement de sa jeune sœur Sadio, qui était très soucieuse de la sécurité de son aînée. Désormais trois compagnons cheminaient ensemble. A un moment donné, l'homme demanda à sa femme :

- Connais-tu l'endroit où nous sommes actuellement ?

- Oui, mon cher mari. Toutes petites déjà, nous avons l'habitude de venir jouer jusqu'ici.

Un laps de temps plus tard, l'homme reprit :

- Connais-tu cet endroit-ci ?

- Oui. Nous avons l'habitude de venir chercher du bois jusqu'ici.

Quelques instants après, l'homme reposa la même question :

- Connais-tu l'endroit où nous sommes ?

- Non. Franchement, je ne le connais pas.

L'homme continua un moment encore avant de s'arrêter au cœur de la forêt.

- Nous sommes arrivés. C'est ici que j'habite.

Téning fut très déçue mais elle ne pouvait rien faire. Elle se résolut à s'y installer avec sa jeune sœur. Le lendemain matin, l'homme alléguait aller au travail. Il les abandonna toutes seules au cœur de la forêt.

Téning croyait trouver sur place les membres de sa belle famille dans un village plus peuplé que le sien. Il n'en était rien de tout cela. Et aujourd'hui, elle ne regrettait plus la venue de Sadio qui était la seule personne qui lui tenait compagnie.

L'homme passait toute la journée à l'autre côté de la forêt avec ses congénères. Une fois là-bas, il se métamorphosait en lion et le soir venu, il redevenait homme pour venir passer la nuit. Et à chaque fois que le repas finissait, c'était Sadio qui portait sa part au mari à l'endroit où il se trouvait. Sa venue était souvent une surprise si bien qu'elle le trouvait toujours dans sa forme de lion. Alors feignant ne l'avoir pas vu, elle se blottissait derrière une touffe de feuilles pour le héler. Dès que le lion l'entendait, il se transformait promptement en être humain. Il posait toujours cette autre question avant de recevoir son repas des mains de Sadio :

- M'as-tu vu, belle-sœur ?
- Non, je ne t'avais pas du tout vu, beau-frère.
- Peux-tu jurer ?
- Non, il n'est pas bon de jurer.

Après ces conversations, il prenait son repas, creusait un petit trou et l'y versait. Ensuite, il remettait le bol vide à sa belle-sœur.

Lorsque Sadio, de retour, raconta ce qui s'était passé à sa grande sœur, celle-ci lui donna un soufflet pour la démentir. Elle traita sa jeune sœur de jalouse au point de traiter son mari de lion pour qu'elle demandât le divorce.

Un jour, pour convaincre sa grande sœur, Sadio décida de l'amener avec elle. Mais avant de partir, elle lui conseilla d'arranger tous les bagages. Et une fois à l'endroit où se trouvait le mari, elle attacha sa grande sœur à un arbre pour qu'elle ne paniquât et causât leur perte. Toutes ces dispositions prises, elle héla son beau frère.

- M'as-tu vu, belle-sœur ?

- Non, je ne t'avais pas du tout vu, beau-frère.

- Peux-tu jurer ?

- Non, il n'est pas bon de jurer.

Téning vit de ses propres yeux son mari se transformer en être humain et poser des tas de questions avant de recevoir son repas des mains de Sadio. Et quand, après tous ces protocoles, sa jeune sœur vint vers elle, elle constata qu'elle avait répandu ses fèces et son urine sur ses habits.

Une fois à la maison, elles prirent tous leurs effets et fuirent. Téning avait eu un garçon avec le lion. Et le lion avait prit le soin d'attacher une clochette au cheville de son fils pour pouvoir contrôler tous ses déplacements même étant à une longue distance. Mais les sons de cette clochette ne sont audibles qu'aux êtres doués de savoirs surnaturels. Ce qui faisait que Téning ignorait tout de cet objet de contrôle à distance.

Lorsque dans leur fuite, elles commencèrent à s'éloigner du cœur de la forêt, la clochette se mit à sonner alertant le lion qui vint derechef à la maison et trouva qu'il n'y avait personne. Et sans tarder, il se mit à leurs trousse.

Dans sa sonnerie, la clochette déconseillait aux deux femmes

d'amener le lionceau au village : «Une fois là-bas, disait-elle, il aura des maux de tête violents, des maux de ventre insoutenables...». Mais les fuyardes faisaient table rase de tout qu'elle disait.

L'homme, dans sa forme de lion, toujours à leurs trousses, était sur le point de les rattraper lorsque Sadio fit des incantations sur une pierre qu'elle jeta derrière elle. Celle-ci se transforma en une gigantesque montagne. Les deux femmes eurent le temps de bien devancer le fauve. Et après avoir bravé la montagne et qu'il fut à quelques mètres des fuyardes, Sadio fit encore des incantations sur un œuf de poule qu'elle jeta derrière elle. L'œuf devint promptement une grande rivière qui donna encore assez de temps aux deux femmes de distancer le lion. Enfin, elle jeta une brindille qui devint derrière elles une large étendue de touffes d'herbes. Et avant de finir la traversée de cet obstacle, les fuyardes étaient déjà entrées dans le village. Le lion les y poursuivit mais il fut tué par les villageois.

Ce lionceau, quand il eut atteint l'âge adulte, rentra dans la forêt. Et c'est lui qui devint l'ancêtre de tous les lions.

KANOU MOUSSOU ET KON MOUSSOU

Il était une fois un bigame dont la première femme s'appelait Kon Moussou (la femme haïe) et la deuxième femme Kanou Moussou (la bien-aimée). L'homme fit remarquer sa préférence pour les garçons. Il avertit que tout bébé fille né de ses deux femmes ne sera pas baptisé alors que tout bébé garçon le sera et même en grande pompe.

Et Dieu fit que la femme haïe (Kon Moussou) accoucha d'un joli garçon et la bien-aimée (Kanou Moussou) d'une fille. Comme promis, le garçon eut un somptueux baptême alors que la fille en fut privée. Cette situation attisa la jalousie de la bien-aimée qui convainquit son mari de tuer le garçon de sa coépouse. L'homme s'exécuta et enterra le garçon dans l'arrière-cour. Sur sa tombe, poussa un joli papayer qui donnait des fruits très délicieux. Et comme ces fruits étaient sans cesse appréciés de tous, le père de famille en fut très frustré et décida d'abattre l'arbre et de le brûler. Il jeta ensuite les cendres à la décharge d'ordures du village.

Ces détritrus du dépotoir devinrent très appréciées des femmes du village pour leur qualité de matière lessivant très efficace. L'homme fut également gêné de cette autre nouvelle situation. Ainsi il ramassa toute la cendre pour aller la jeter au bas d'une montagne. Là, apparut encore une source d'eau douce. Et quand

les gens la découvrirent encore, ils partaient s'y approvisionner en eau potable. L'homme n'appréciant plus toute occurrence lui rappelant son fils, se détermina à aller boucher la source. Et ceci aussitôt fait, la source asséchée se métamorphosa en une jolie girafe et entra dans la forêt.

Le nom de cette girafe était chanté dans toutes les bouches pour sa beauté légendaire. Ce qui déplut une fois de plus à l'homme qui paya les services d'un chasseur expérimenté pour aller l'éliminer. Quand le braconnier fit face à la jolie bête et voulut lui tirer dessus, celle-ci lui demanda d'attendre, car elle avait une histoire à lui raconter.

L'animal lui raconta comment, tout bébé, il avait été tué par son père. Elle se transforma en un joli papayer qui donnait des fruits succulents et son père l'abattit et le brûla. Elle devint une cendre appréciée de toutes les femmes mais son père alla la jeter au pied d'une montagne. Là, elle devint une source d'eau douce que son père se hâta de boucher. Enfin, elle décida de se faire girafe pour entrer dans la forêt.

Le chasseur, après avoir entendu tout cela, eut très pitié de la girafe et fut très touché par l'injustice de l'homme qui l'a chargé de venir l'abattre. Alors, il demanda à la girafe de venir faire ce même témoignage devant les anciens du village. Une fois dans le village, la girafe relata la longue histoire entre elle et son père. Tous les anciens en furent également très attristés. Ils la bénirent et la voici redevenue un joli garçon, plus beau encore qu'avant.

L'HYÈNE ET LE BOUC



Il était une fois, dans un pays lointain niché au cœur d'une forêt luxuriante où la nourriture et l'eau étaient abondantes, un bouc à l'allure majestueuse, à la ruse légendaire. Cet animal altier était d'une patience et d'un flegme à toutes épreuves. Les seuls défauts qu'on lui connaissait étaient qu'il était distrait et rêveur de sorte que, souvent, il se laissât devancer par les autres chèvres.

Un jour, égaré du troupeau, il ravalait prudemment la pente herbacée d'une grande colline, lorsqu'il croisa sur son chemin

l'hyène, cette bête cruelle, toujours à la recherche d'un butin en chair et en os à réduire en quartiers. Même le lion redoutait ses canines puissantes. Contente d'être tombée sur une proie facile, l'hyène connue pour sa fourberie, éclata de rire et lança au bouc :

- Mon petit, tu as la malchance de me rencontrer sur ton chemin. Au lieu de te dévorer tout de suite, je te propose un marché. Si tu réussis à me faire entendre trois vérités, je te laisserai la vie sauve. A défaut, tu finiras dans mon ventre.

Le bouc garda son calme, réfléchit pendant un très court moment, puis se mit à débiter les trois vérités à l'hyène.

- Première vérité : si j'avais su que sur le chemin du retour au village j'allais te rencontrer, je ne serais pas passé par là, lui dit-il.

- C'est tout à fait vrai, lui répondit l'hyène.

- Deuxième vérité : je sais que tu n'as pas faim, sinon tu ne m'aurais jamais proposé un tel marché.

- Encore vrai, s'exclama l'hyène

- Troisième vérité : si je retourne au village et que je dis aux habitants que sur mon chemin j'ai rencontré l'hyène, qui m'a laissé sain et sauf, ils me prendraient à coup sûr pour un fourbe.

- C'est une vérité absolue, rétorqua l'hyène, qui ajouta : je n'ai pas pour habitude d'épargner mes proies mais, vois-tu, je suis très sensible à la justesse de tes réponses, preuve de ta grande finesse. Va, je te laisse la vie sauve !

C'est ainsi que le bouc échappa aux griffes de l'hyène grâce à sa ruse.

DIARGA ET SA MARÂTRE DIABA

Il était une fois un jeune garçon Diarga, qui a perdu sa mère à l'âge de la puberté. Il vécut avec son père Samba, sa tante Diaba et son demi-frère Galaye. Samba, malgré sa richesse constituée par des centaines de têtes de bétail, était apparemment une personne insignifiante. C'était Diaba qui, à cause de son charme irrésistible, détenait le pouvoir dans la maison. Elle maltraitait Diarga, qu'elle considérait comme son homme à tout faire. Tel un serf, le « garçon était taillable et corvéable à souhait ». Il trimait comme un âne au moment où son demi-frère Galaye était choyé.

Dans l'espoir de voir son fils devenir le seul héritier de son père, Diaba entreprit de se débarrasser de Diarga. Un jour, elle décida d'imposer journallement à ce dernier d'aller faire paître le troupeau en brousse et de laisser les bêtes s'abreuver à la rivière Nguélou, l'ancre d'un génie maléfique, qui dévorait tout berger qui s'y aventurait.

À chaque fois, Diarga, conscient du danger, changeait de direction et rentrait sain et sauf à la grande surprise de sa marâtre. Elle finit par le menacer de le mettre en mal avec son père. De peur de subir les représailles de Samba, qui obéissait à Diaba au doigt et à l'œil, l'enfant mal-aimé décida de braver le danger.

En se rendant à la rivière Nguélou, Diarga croisa Ramatou l'oiseau.

- Je sais quelle est ta destination, malheureux garçon. Fais vite ! Le génie de Nguélou t'attend. Il a quelque chose d'important à t'annoncer, lui dit-il. Diarga trembla de tout son corps, puis décida de poursuivre son chemin.

Arrivé sur place, la peur de Diarga se décupla lorsqu'il fit face au génie, un être indescriptible, mi-homme, mi-animal. Pour rassurer son hôte, le génie le gratifia d'un large sourire et lui parla en ces termes :

- Je savais que tu allais venir, mon pauvre enfant. L'obstination de ta tante ne vise qu'à te conduire à la mort pour que son fils soit le seul héritier de votre père. De retour à la maison, tu comprendras que nul ne peut décider du sort de son prochain. Aucun être humain ne sait quand il mourra et surtout comment. Deux bras valent mieux qu'un pour préserver l'héritage de votre père et perpétuer sa descendance. Va mon enfant, c'est la fin de ta vie de paria.

Diarga n'osa piper mot et reprit le chemin du retour. Arrivé à la maison, il y trouva tous les habitants du village. Sa marâtre avait le visage inondé de larmes. Son père était inconsolable. Son demi-frère Galaye venait de rendre l'âme des morsures d'un serpent. C'est à cet instant que Diarga comprit le message plein de sagesse du génie.

LES DEUX SAINTS

Il était une fois deux saints très vertueux et qui étaient de fervents croyants. Ils passaient leur temps à prier et à rivaliser de bonnes actions pour plaire à Dieu. Ainsi, ils avaient dépassé tous les autres saints tant leur dévotion était grande. La compétition était rude entre eux mais aucun des deux ne parvenait à dépasser l'autre.

Un jour, ils prièrent ensemble et demandèrent à Dieu d'arbitrer en faveur du plus méritant. Le Seigneur, dans Sa Miséricorde, accéda à leur vœu en leur demandant de vivre ensemble dans une même maison.

En vain, chacun se surpassa en prières et en différents actes de dévotion. Ils étaient toujours en égalité. Alors, Dieu leur demanda de vivre dans une même chambre. Là aussi, impossible de les départager. C'est ainsi que Dieu leur parla en ces termes :

- Le meilleur d'entre vous sera celui qui se révélera le plus humble.

Ce fut de nouveau une course folle à qui dépasserait l'autre en faisant preuve d'extrême humilité. Ils marchèrent inlassablement dans la ville à la quête d'occasion de se surpasser l'un l'autre. Arrivés à hauteur d'un arbre, l'un d'eux s'assit et s'adossa à son tronc tandis que l'autre prolongea sa marche. Il s'arrêta

en face d'un tas d'immondices où s'était couché un homme crasseux. La vue de ce gueux donnait envie de vomir tant ses habits étaient malpropres et son corps couvert de plaies sanguinolentes et puantes.

- Partager cet habitacle repoussant avec ce paria dégoûtant et pouilleux serait une excellente preuve de profonde humilité, se dit notre saint, l'air confiant.

Il se vautra d'abord dans la saleté, puis s'approchant de l'homme. Il se mit alors à lui caresser les cheveux et finit par lui lécher tout le corps sous le regard ahuri des passants.

Satisfait, il prit le chemin du retour assuré d'avoir vaincu son rival. Dès qu'il le vit afficher une bonne mine et ponctuer son regard d'un sourire triomphant, il comprit qu'il avait perdu la compétition.

- Mais comment est-ce possible, lui demanda t-il ? Qu'as-tu fait pour me battre ?

Alors l'autre de lui répondre :

- À ton départ, je me suis mis à réfléchir et je suis arrivé à la conclusion qu'il n'existe de meilleure façon de prouver mon insignifiance au Tout Puissant si ce n'est en m'humiliant devant le plus misérable des hommes, c'est-à-dire moi-même. Avec l'avidité et l'habileté d'un chat qui ronge un os à moelle, j'ai alors léché la plante de mon propre pied. C'est en ce moment que Dieu m'apprit que je venais de gagner la compétition.

LA BARQUE DU BONHEUR



Il était une fois, un village de pêcheurs où il faisait bon vivre : le fleuve qui le traversait était riche en poissons. Mais cette période d'abondance finit par être rangée dans les oubliettes : le village s'appauvrit petit à petit car le poisson devenait de plus en plus rare. La faim et la misère avaient gagné chaque maison. La seule activité qui marchait encore était celle des piroguiers qui faisaient traverser le fleuve aux voyageurs moyennant quelques pièces de monnaie.

Dans ce village vivait la famille du jeune Samba. Son père avait été emporté, il y a quelques mois, par une courte maladie. Il devait donc s'occuper de sa mère, de ses trois frères et de ses deux sœurs. Chaque matin, il se rendait au fleuve et, au moyen de sa petite barque, essayait de nourrir sa famille.

Un jour, il remarqua sur le rivage un vieil homme rongé par la maladie et dont le regard implorait la compassion des passants que les pirogues déversaient par dizaines sur la berge. Il sollicitait l'aide des piroguiers pour traverser le fleuve mais personne ne daignait fixer son attention sur lui, tant son aspect était répugnant.

Alors Samba s'approcha du vieillard et lui dit gentiment :

- Bonjour grand-père, que faites-vous ici ?

- Bonjour jeune homme, je voudrais continuer mon voyage mais je n'ai plus d'argent. Aucun de ces piroguiers ne veut m'amener sur l'autre rive.

Samba, pris de pitié, lui répondit :

- Ne vous en faites pas mon père. Ma barque est petite mais elle pourra vous amener jusqu'à l'autre bord du fleuve. Aussitôt, il porta le vieux doucement, le plaça dans l'embarcation et commença à pagayer. Il jeta un regard à ses habits sales et déchirés. Il fut pris de commisération lorsqu'il l'entendit gémir de douleur.

Au milieu du fleuve, le vieux, comme pris de transe, se transforma. Samba était stupéfait.

Devant lui, était assis un bel homme, vêtu d'habits riches et immaculés. Il respirait la santé. Avec sa barbe de patriarche d'une blancheur éblouissante, il semblait sortir de la nuit des temps pour apporter la lumière aux villageois. Samba ne parvenait pas à sortir un mot de sa bouche tant sa surprise était grande. Alors l'homme lui dit :

- Je suis le génie de ce fleuve. Grâce à ta bonne action, tu viens de sauver ton village de la faim.

Samba regardait autour de lui et remarquait que les poissons étaient revenus plus nombreux et plus gros que jamais.

Sa petite barque même se transforma en un beau bateau flambant neuf. Samba le visita et vit qu'il était rempli de toutes sortes de richesse. Il revint vers le génie et le remercia vivement pour ce revirement prodigieux et ses conséquences très favorables à son village et à lui-même.

GA' I TATI NA'I KA'E MBAROODI



Ko ga'i na'i tati ngoodnoo, nga'ri baleeri e nga'ri wojdeeri e nga'ri raneeri. Di ga'i tati jibindinaa he wuro wooto, di njogii doole haa taa ko ka'en mbaawi piw he n'ai nokkuure di, di njoodi, di mawni, di payi haa mbo kaa falata tawa ko kanjo jeyi di. Di ngoni haa ñande wootere, di kaaldi, di mbi':

- Jooni noon, bayri Alla wadii haa en potii nii, en keewii doole, enen poti laarde fehre no ndeentori-den yimbe bee, sabuna enen nganndi hoo neddel heewaani doole kono Alla di okki dum pehje keewde, yimbe bee ngimmanoyto'en, be liggina'en te kadi be mbara'en, dum noon, bayri ko noon ndetto-den be, njahen kodoyen to ndeer ladde too, kefto-den, ngonon toon he jam. Di kaaldi haa di kawri, di mbi':

- Hatta en koccii doo fehre moyfere, ferde wuro ngoo taa en ngalaa hay he fewjoore goddo; jam buraani duum, di njahi, di ngonoyi to ladde too. Ko noon ga'i dii ngoniri he ndee ladde nibbunde haa ñande wootere, mbaroodi haynii di, ndi wi':

- Dum wonaa goonga, wonataa ko ga'i na'i poti nii haarde e mawnude ngoni ka'en tan he ndeer ndee ladde tawa ngal-

LES TROIS TAUREAUX ET LE LION

Il était une fois trois taureaux de trois robes différentes : noire, rouge et blanche. Ils s'engraissèrent au point que chaque habitant du village voulait en faire sa propriété. Un jour, les trois taureaux se mirent à discuter.

- Comme nous sommes aussi gras, il est temps de trouver des moyens de nous protéger contre les hommes. Car, l'homme n'a pas de force : il est petit, mais Dieu l'a doté d'une grande intelligence, dit l'un des taureaux.

- Les hommes peuvent décider un jour de nous immoler. Donc, quittons le village et refugions-nous dans la forêt. Là-bas, on sera en paix, dit un autre taureau.

Ils prirent ainsi la décision d'aller s'installer au cœur de la forêt. Un jour, surgit un lion qui paraissait stupéfait à la vue de ces gracieuses bêtes :

- Ce n'est pas possible ! Je n'en crois pas à mes yeux ! Comment trois taureaux aussi gras peuvent vivre dans la forêt sans berger et sans propriétaire, dit-il.

Le lion s'approcha des trois taureaux mais il ne pouvait rien contre eux car ils étaient d'une force extraordinaire. Il échafauda un plan pour les dévorer.

Un jour, il alla à la rencontre des trois géants et leur proposa son amitié.

daa he hay gaynaako, mi sikkaani.

Mbaroodi ndii badii ndi yidi di ñaamde kono taw ga'i dii mbelaa suusde e badtaade, sabuna di kuuroto, mbaroodi ndii miiiji honoo ndi wadata haa ndi waawaa warde dii ga'i na'i paydi moolanaadi, ndi ñaama di? Mbaroodi ndii tawi ko maa ndi sakka fehre no ndi yakkiri koo ga'o, ndi heyidi, ndi wi':

- Asalaamaleyku mon musidbe am ga'i besi, mino yidi on nanngude sehelyaa, sabuna ko miin tan woni, mino wulqi te mino huli waañoobe bee, sabuna yimbe di mboni jikku te been keewi pehje. Si en ngondii taa en keewii, alataa ko hipii en, oon tuma hakkilaaji men dii tenkat, ngonon he jam, nduriren kala no paalira-dfen.

Ga'i nay dii ndaaroondiri, di miijitaaki tan di mbi':

- Hatta mbaroodi a haalii goonga, a sikkat hoo ko en kaal-du hakke ko miijooji men dii kawri, minen kala ko hono ngol kulol itti minen to cuudi, min dadoo yimbe bee, awa anndu hoo ko musidbe maa taw-daa doo, en ngonii gootum. Ko nii ga'i tati na'i dii ka'e mbaroodi nanoondiri, di koddi, ñande ko ñande di ndura haa di kaara, di mbaaloo dulaa gooto, di pija; di ngoniri noon haa huunde juuti, mbaroodi di laarta fehe no ñaamiri dii ga'i paydi haa jamaanu gooto, taw ga'ri raneeri di daanii, ndi mbadii mbojdeeri e baleeri; mbaroodi wi' di:

- Miin de mino wondi he kulol ! en mbi' ko en cuudi kono no nji'ru-minii, encuudaakisabunaalaakowoniwaawataaenyi'de sabudanewolnga'riraneeri, jemmaañalomakaladongon-dfen raddoobe bee mbaawat en yi'de boom to woddi, be pella en maayen he bolle puyyde, sabungari raneeri, te si en ndaaraani fehre, nganndon en mbonii, sabu ñande woo enen mbaawaa wareede, dum noon daleekam mi mara nsi haa kebto-dfen, ndaden maayde. Ga'i na'i dii (dum woni mbojdeeri e baleeri)

- Bonjour mes amis, dit-il. Je veux nouer une relation d'amitié avec vous. Je suis le seul lion qui vit dans cette forêt et j'ai peur des chasseurs. Comme vous le savez, les hommes sont féroces. Si nous unissons nos forces, ils ne pourront rien contre nous et nous serons en paix.

Les trois taureaux se regardèrent et sans réfléchir, ils dirent au lion :

- Tu as raison. C'est comme si tu étais présent à notre dernière réunion, dit le taureau blanc. Tu as la même idée que nous. C'est parce que les hommes sont cruels que nous avons quitté le village pour venir nous installer ici. Soyons unis.

À partir de ce jour, les taureaux et le lion décrétèrent l'union sacrée : Ils mangeaient, jouaient et se promenaient ensemble.

Plus tard, alors que le taureau à la robe blanche dormait, le lion s'approcha des deux autres et leur souffla à l'oreille :

- J'ai un souci. Si nous sommes en brousse, c'est pour nous cacher mais il me semble que cela est impossible à cause du taureau blanc. Que ce soit le jour ou la nuit, sa robe blanche reste toujours visible. Si nous ne trouvons pas une solution, les chasseurs vont nous repérer et nous tuer. Laissez-moi l'éliminer avant que nous nous fassions repérer.

- Puisque c'est ainsi, il faut l'abattre, consentirent les taureaux rouge et noir.

Ainsi, le lion s'attaqua au taureau blanc et le tua. Quelques jours plus tard, le taureau noir dormait à son tour. Le lion dit à son frère de race :

- Mon ami, je vais te faire une confidence. Jusqu'à présent, je ne suis pas rassuré. Les chasseurs pourraient toujours nous repérer à cause du taureau noir. Si on le tue, ce sera une

kuli di cikki ko goonga ko mbaroodi haali koo, di mbi':

- Awa bayri ko noon, war ndi haa mbaawen dadde.

Mbaroodi wari nga'ri raneeri ndi, jam nalli waali, heddi mbaroodi ka'e nga'ri wojdeeri e nga'ri baleeri:

- Di ngoni noon haa balde, nga'ri baleeri di daanii.

Mbaroodi noddi nga'ri wojdeeri, ndi wi'i dum:

- Musidfo, ar mi haalane huunde, mbojdeeri badii.

Mbaroodi wi'i dum:

- Miin de haa hannde, hakkille am oo di darii, sabuna, en dafaani tawon, haa jooni raddoobe bee mbaawat en hoccude fii nga'ri baleeri, te enen nanndi he ladde ndee, si en mbarii ndi han taw en njettii alla, oon tuma alaa mbaawoodo en yi'de, aa en njaddiima, en mbaawat dadde kala ko woni he aduna. Nga'ri wojdeeri ndii sobtii kono ndi jabi tan. Mbaaroodi ndii hippii ndiya ga'ii baleyii, wari ndi. Heddi jooni mbaroodi ndii tan he nga'ri wojdeeri ndii. Nde wonnoo jooni mbojdeeri alaa ballo, alaa mbo hulanaa, mbaroodi fadi seeda tan arani ndi wi' ndi:

- Hoo, miin noon mi heydii, mino faalaa teewu! nga'ri wojdeeri darni gite, ndi wi' mbaroodi hadi njahaa ndaddoyaa?

Mbaroodi jali haa ndi waalii he leydi ndi wi' nga'ri wojdeeri :

- Hoo gila law on nganndaano ko mi daynanno on nii haa mi heba no mi wardi on, hoo taa miin ko mi huda, mino wondi he no maa nii, mi yaha tampinoyde ho're am dabbaude ko mi naami ? Ko doon nga'ri wojdeeri anndi hoo ndi maayii, ndi waydi, ndi wulli, ndi wi' :

- Aati ko dum addunoo haa nanngu-daa minen sehelyaa, fii no dayniraa minen, naamiraa minen go'to haa min kuuba. Tuma ndi funnu taa mbaroodi helli ndi leggal daande, wari ndi naami.

protection totale pour nous deux. Personne ne pourrait nous retrouver. Le taureau rouge acquiesça.

Sans attendre, le lion bondit sur le taureau noir et le tua. Il ne restait plus que lui et le taureau rouge dans la forêt.

Un jour, le lion dit au taureau rouge :

- Mon ami, franchement, j'ai faim et je veux manger de la viande.

Le taureau rouge ouvrit grandement les yeux et lui rétorqua :

- Mon cher ami, si tu as faim, tu n'as qu'à aller à la chasse !

Le lion répondit en riant :

- Vous ne savez pas que depuis le début, je vous trompe pour vous dévorer tous. Tu penses que je suis idiot au point d'aller chasser alors que tu es là.

Le taureau rouge comprit que c'est à son tour de subir le même sort que ses deux autres compagnons et il dit :

- C'est pour cette raison que tu as noué une amitié avec nous ! Nous abuser et nous anéantir l'un après l'autre !

C'est ainsi que le lion bondit et lui brisa le cou.

MBALE PICC

PÀCC MU NJÈKK Ndoorteelu tukki bi

Ci benn dëkki kaw ci biir Senegal, ay xalee ngi doon fo. Kenn ci xale yi doon sooga ñëw, yaayam a ko yónni woon ndaxte ca Ndakaaru dund ba dafa gën a tar. Ñeneen ñi doon ko reetaan :

- « Yow nitu taax, mënuloo ludul wax rekk, danga ragal àll bi, mënoo sax yéeg ci garab, wuu ! wuu ! mbuqat mi ; wuu! wuu! tàppet bi ! »

- « Di ngeen xam ndax mënuma yéeg garab ! Nanu leen dem ci àll bi ma won leen ne mën naa yéeg ba ca collu garab gu gën a kawe. »

- « Aca, nanu leen dem ! »

Noonu xale yi daaldi dem ca àll ba. Dox nañu ay waxtu balaa ñuy àgg ca garabu guy gu gën a rëy ca àll ba.

- « Aca, léegi yaa ci des, won nu, agsi nanu ! Kenn ci xale wax ko loolu. »

Xale bi amatul woon benn kàttanu yéeg ndax dox bi da koo sonnal waaye li ko xaritam doon ree tax na ba mu fippu ba tambàli yéeg.

Xale yépp daaldi noppi :

MBALE PICC OU LE SALUT D'UN ENFANT ÉGARÉ

PREMIÈRE PARTIE

Le voyage commence...

Dans un village, quelque part au Sénégal, loin de la côte, loin de la ville, un groupe d'enfants s'amusaient. L'un d'eux était arrivé il y a peu de temps, envoyé ici par sa maman parce qu'à Dakar la vie devenait trop difficile. Les garçons se moquaient de lui. Un jour ils lui dirent :

- Citadin tu ne sais rien faire, seulement parler, tu as peur de la forêt, tu n'es même pas capable de monter aux arbres, ouh ! ouh ! l'incapable ; ouh ! ouh !

- Vous allez voir si je ne suis pas capable de monter aux arbres ! Allons dans la forêt et je vous montrerai que je peux aller jusqu'en haut du plus grand baobab.

- D'accord, allons-y !

Et les enfants partirent. Ils marchèrent des heures. Enfin ils atteignirent le plus grand baobab de la forêt.

- Allez, vas-y maintenant, montre-nous, nous sommes arrivés ! dit l'un des enfants au garçon.

Épuisé par la marche, le pauvre n'avait plus la force de monter mais poussé par les railleries de ses camarades, il commença à monter, monter, monter.

Tous les enfants retenaient leur souffle. N'y tenant plus l'un d'eux cria :

- « Baax na, mën nga wacc, gis nanu ni nga amee jom. »

Bi xale bi ximmalikoo guddi gi lëndëmoon na kiriis. Ak ndoga-lu Yàlla, dara jotul woon yaramam. Jéem na fattiliku li xewoon... waaye dara. Jéem na fattiliku fi mu jóge... dara. Jéem na fatte-liku turam... dara. Xel mi dem na.

Wéet na, réer na, itam, mu tàmbalee jooy te jooyam yooyu ndànk ndànk nekk benn woy, woy wu doy waar te neex ni benn woyu picc.

Benn looy bu doon rëbb ci guddi gi daaldi ko dégg. Daaldi wàcc ngir xool lu xew :

- hee xale bi, lu la dal ?

- Dama réer.

- Foo jóge ?

- Xawma.

- Noo tudd ?

- Mënuma fàtteliku, fàttelikuwuma dara.” Mu daaldi jooyaat.

- Noppil, noppil, bul jooy. Sa jooy yi dafa niróok ab woyu picc, ñoom ñoo ma indi ba ci yow... Fàww nga dellu fa nga jóge, ab xale warul nekk moom rekk te amul njaboot ju koy samm. Yoon wu gudd a ngi lay xaar. Dëkkoo fii. Ni ngay waxee won na ma ni réewu taax nga jóge... Waaye balaa ngay door tukki bi, war nga am tur ak sant. Ñu seet...

- Ça va, tu peux descendre, nous avons vu comme tu étais courageux.

Mais l'enfant continua de grimper. Alors qu'il arrivait au sommet, une branche céda, son pied glissa et boum badaboum, il tomba. Il atterrit sur le sol, inconscient. Les autres enfants le prenant pour mort, paniquèrent et s'enfuirent jusqu'au village.

La nuit était noire déjà quand le garçon se réveilla. Miraculeusement, son corps était intact. En vain, il essaya de se rappeler ce qui s'était passé Il essaya de se souvenir d'où il venait, sans succès. Il essaya de se souvenir de son prénom, en vain. Il avait perdu la mémoire.

Seul, perdu, Il fondit en larmes et ses pleurs petit à petit se transformèrent en un chant triste et beau tel celui d'un oiseau.

Un hibou qui chassait dans la nuit l'entendit. Il descendit pour voir ce qui se passait :

- Eh ! l'enfant, que t'arrive t-il ?

- Je suis perdu.

- D'où viens-tu ?

- Je ne sais pas.

- Comment t'appelles-tu ?

- Je ne me souviens pas, je ne me souviens plus de rien. Et il éclata de nouveau en sanglots.

- Allons, allons. Calme-toi. Tes sanglots sont comme le chant d'un oiseau, ce sont eux qui m'ont amené jusqu'à toi ... Il faut que tu retrouves les tiens. Un enfant ne peut pas rester sans une famille qui veille sur lui. Un long chemin t'attend, tu n'es pas d'ici. Ton accent me dit que tu viens de la ville... Mais avant de commencer le voyage, il te faut un prénom et un nom. Voyons voir...

Looy bi daaldi xalaat...

- Waaw, am naa benn ! Dama lay tudde Mbale Picc !!! Mbale ni ñuulaayu guddi gi ma la doon xaare, Picc ni picc ndaxte yaa ngi wax seen làkk. Léegi nag, pareel, dama lay yóbbu ba ci buntu taax ma.

Looy bi daaldi jël xale bi ak ay t ànkam te naaw ak moom. Guddi gi yépp dañu koo naaw, ñetti guddi yi ci topp tamit noonu. Bi looy bi xamee bunt dëkku taax mi la ne :

- Sama tukki fii la yem, mënuma naaw ci kaw dëkku taax mi, war naa la wàcce balaa bët a set. Fii laa lay bàyyi. Am na benn bérébu ndox ci kanam ak ay picc yu bari, demal gis leen, dinañu la dimbali nga wéyal sa tukki. Nii mooy ni nga leen mën a woowe :

- *wicici wacaca, fax la deggin wecc.*

Danga ko war a def boole ci peccum picc yi, noonu la picc yi mënee ñëw. Ba beneen yoon !

- Waaye, man xamuma pecc moomu !

- Jéem ko ! Ci noonu la naawe, mu bàyyi Mbale Picc moom rekk.

Le hibou réfléchit ...

- Ça y est j'ai trouvé ! je vais t'appeler Mbale Picc !!! Mbale comme le noir de la nuit où je t'ai entendu, Picc comme l'oiseau car tu parles leur langage. Et maintenant accroche-toi, je t'emmène jusqu'aux frontières de la ville.

Le hibou prit l'enfant dans ses serres et s'envola. Ils volèrent toute la nuit et les trois nuits suivantes. Lorsqu'enfin le hibou reconnut les frontières de la ville, il dit :

- Mon voyage s'arrête-là, je ne peux voler au dessus de la ville, il me faut te déposer avant que le jour ne se lève. C'est ici que je te laisse. Il y a une retenue d'eau avec beaucoup d'oiseaux, va les voir, ils t'aideront à continuer le voyage. Voici la formule pour les appeler :

- *wichichi wachacha, fax la deggin wech.*

Tu dois la dire en mimant la danse des oiseaux, et les oiseaux viendront. Adieu !

- Mais je ne connais pas la danse !

- Cherche-la ! Et il s'envola, laissant Mbale Picc seul.

ÑAAREELU PÀCC MI

Abdulaay ak picc yi

Bés a ngi doon sooga set. Mu ngi nekkoon ci wetu ndox ak mbalit mu bari. Ci biir, ay piccu géej yu rafet a ngi doon féey. Ci ginnaawam, amoon na ay kër te seeni boroom a ngi doon nelaw ba léegi. Mu daaldi takk fitam bu baax te tàmbale woy boole ceek peccum picc yi: *wicici wacaca, fax la deggin wecc*, waaye picc yi dañu sori woon torop ngir mën koo gis ba di ko dégg.

Am ab xale bu góor bu fa jaar. Mu ngi yore woon lu niróok ag gaal gu mu defare ak ay dammitu këwsu bunuy jëriñoow ngir defar ay mbaal te mu taqale leen ak wëñ. Feccu Mbale Picc mu doy waar mi jaaxal ko lool, xale bu góor bi daaldi ko laaj :

- Looy def nii ?

- Damay jéem a xëcc picc yi waaye dañu ma sori lool. Ñoom rekk a ma mën a dimbali ma mën a wéyal sama tukki mi.

- Nañu dem ma yóbbaaale la ak sama gaal gi, moom laay jëfandikoo ngir jëli nenu picc yi.

Ci noonu, ñu dugg ci gaal gi. Waaye joowuñu lu yàgg seen gaal gi daadi jël ndox : benn xale bu ndaw rekk la àtan waaye du ñaar. Ci la ñaari xale yi daaldi diig ci saa si ci ndox mi :

- Wallu ! Wallu !

DEUXIÈME PARTIE

Abdoulaye et les oies

L'aube pointait à peine. Mbale se trouvait au bord d'une étendue d'eau pleine de détritrus. Tout au fond, de beaux oiseaux aquatiques nageaient. Derrière lui, il y avait des maisons où tout le monde dormait encore. Prenant son courage à deux mains, il chanta la formule en dansant la danse des oiseaux : *wichichi wachacha, fax la deggin wech*, mais les oiseaux étaient trop loin pour le voir et l'entendre.

Un garçon passa par là. Il traînait derrière lui une embarcation de fortune faite des restes de plaques en caoutchouc servant à faire des tapettes et reliées entre elles par de la ficelle. Intrigué par l'étrange danse de Mbale Picc, le garçon lui demanda :

- Que fais-tu ?

- J'essaie d'attirer les oiseaux mais ils sont trop loin. Eux seuls peuvent m'aider à continuer mon voyage.

- Eh bien, je t'emmène sur mon bateau, c'est avec lui que j'irai chercher les œufs des oiseaux.

Ils montèrent sur l'embarcation de fortune. À peine, avaient-ils avancé de quelques mètres que l'embarcation prit l'eau : elle pouvait supporter un enfant mais pas deux. Les deux garçons s'enfonçaient inmanquablement dans l'eau :

- Au secours ! Au secours !

Laata ñuy réer ba kenn gisatu leen, Mbale Picc jot naa woy woyu picc yi :

- *Wicici wacaca* di dóoraale loxo yi ci ndox mi.

Waaye, bii yoon, picc yi déggoon nañu woote bi. Ñaari picc naaw wallusi leen. Ñu daaldi jàpp seen yère ak seen gémmiñ indi leen ba ci tefes gi waaye xale yi ximmaliku wuñu.

Ay xale daaldi leen jegesi :

- Ñëw leen xool !

- Xam naa ko, Abdulaay la.

- Kii nag, kan la ?

- Dëkku fi.

- Ndax ñu ngi dund ba léegi walla ?

Kenn ci ñoom daaldi sëgg ngir xool ndax ñu ngi noyyi :

- Ñu ngi noyyi !

- Bàyyi leen leen noonu, ñoom ñoo ko def, Waxoon nañu Abdulaay ne warul woon dugg ci ndox mi waaye keneen ki xamunu ko sax.

- Waaye mënuñu leen bàyyi, fàww ñu faj leen !

- Déedéet, seen afeer la !

- Dañu leen war a faj, sama baay nee woon na ma ku nekk ci jafe jafe dañu ko wara xettali.

- Wax na dëgg, ñu yóbbu leen ci kër njiitu koñ bi.

Loolu lañu def.

Avant de disparaître complètement, Mbale Picc eut juste le temps de dire la formule des oiseaux :

- *Wichichi wachacha* en battant des bras.

Cette fois-ci, des oiseaux entendirent l'appel. Deux oies volèrent à leur secours. Elles attrapèrent leur chemise avec leur bec et les ramenèrent inconscients sur la berge.

Un groupe d'enfants s'approcha d'eux :

- Eh venez voir !

- Mais je le reconnais, c'est Abdoulaye !

- Et lui, c'est qui ?

- Il n'est pas d'ici.

- Est-ce qu'ils sont encore en vie ?

L'un d'eux se pencha pour voir s'ils respiraient :

- Ils respirent !

- Laissons-les comme ça, c'est de leur faute, on avait dit à Abdoulaye qu'il ne devait pas aller dans l'eau et l'autre, on ne le connaît même pas.

- Mais on ne peut quand même pas les laisser, il faut les soigner !

- Non, tant pis pour eux !

- Il faut les soigner, mon papa m'a dit qu'il fallait toujours secourir une personne en danger.

- Il a raison, amenons les chez le chef de quartier.

C'est ce qu'ils firent.

Jabaru njiitu koñ bi, fajkat la, fudd na leen te jox leen ay xob ñu naan.

Bi ñu ximmalikoo, njiit li ne :

- Yow xam naa la, yaakaar naa ne dinaa la yee te dootoo demati ca ndox ma. Waaye yow mii, yaay kan ?

Mbale Picc daaldi tontu :

- Damay wër fan laa jóge, maay kan

Mbale Picc, moom la ma Looy Jiboo tudde

Mbale ni ñuulaayu guddi gi

Picc ndax xam naa làkku picc yi

- Ngir ñu baal leen seen njuumte, dangeen di liggéey ci sama ataliye mēnisēri bi, loolu la njiit li digal. Dingen lekk te yow Abdulaay dootoo demati wuti ay nen ngir loo lekk.

Mbale bëggoon na wax waaye njiit li mayu ko ko :

- Noppil ! Def nga njuumte, waruloo wax.

Mbale Picc daaldi sëggal bopp bi ak yërēmtalu : ndax moom, li mu bëggoon moo doon wéyal tukkeem ngir gisaat ay waajuram nu mu gēna gaawe...

Benn xale ci mbooloo mi, gis jaaxleem daaldi ci dugg :

- Njiit, maa ngi lay ñaan, Mbale bëggul toog fii. Dafa wara gisaat ay waa këram, doo ko bayyi mu dem !

- Duma def loolu, war na fay li mu nu jógloo ba pare !

La femme du chef, guérisseuse, les massa et leur fit boire une tisane.

Quand ils reprirent leurs esprits, le chef dit :

- Toi je te connais, j'espère que ça te servira de leçon et que tu n'iras plus sur l'eau. Quant à toi qui es-tu ?

Mbale Picc répondit :

- Je ne sais pas....

Je cherche d'où je viens, qui je suis

Mbale Picc, m'a nommé le hibou Djibo

Mbale comme le noir de la nuit

Picc car je connais le langage des oiseaux

- Pour réparer votre faute, vous allez travailler dans mon atelier de menuiserie, ordonna le chef. Vous serez nourris et toi Abdoulaye tu n'auras plus à aller chercher des œufs pour manger.

Mbale voulut parler mais le chef l'interrompit :

- Tais toi ! Tu as commis une faute, tu n'as pas droit à la parole.

Mbale Picc baissa tristement la tête : lui, ce qu'il voulait, c'était continuer son voyage pour retrouver au plus vite ses parents...

Un des enfants voyant sa détresse, intervint :

- Chef, je vous en prie, Mbale ne veut pas rester. Il doit retrouver sa famille, laissez le partir !

- Il n'en est pas question, il doit d'abord payer le dérangement qu'il a provoqué !

Ci noonu Abdulaay daaldi am benn xalaat. Ci la tàmbalee woy woyu picc yi :

- wicici wacaca, fax la déggín wecc.

Mbale Picc daaldi ko xool ak benn ree bu rafet te wéyal woyam ak fecc :

- wicici wacaca, fax la déggín wecc.

Xale yépp daaldi ci topp. Njiit li xamul woon li xew ca saa sa ñaari picc daaldi ñew, daaldi cof sémisu Mbale ak seen gëm-miñ, yóbbu ko ci kaw jawu ji.

Alors, Abdoulaye eut une idée. Il se mit à chanter la chanson des oiseaux :

- *wichichi wachacha, fakh la deggin wech.*

Mbale Picc le regarda avec un grand sourire et reprit en dansant :

- *wichichi wachacha, fakh la deggin wech,*

Et tous les enfants en firent de même. Le chef ne comprenait pas ce qui se passait quand soudain les deux oies arrivèrent, attrapèrent la chemise de Mbale par leur bec et l'emportèrent haut dans le ciel.

ÑETTEELU PÀCC MI

Sareetu Seega

Ci benn bayaal bu yaatu bu am ay picc yu bari lañu ko wàcce. Ci bayaal boobu amoon na itam ay xale yu doon fo te doon reetaan.

- Loo leen di def fii, xanaa yéen tamit, ay xale yu réer ngeen, yu amul njaboot ? Mbale laaj leen loolu.

Xale yi daaldi reetaan, kenn ci ñoom jegesi ko te ne :

- Déedéet, Ci wetu fii lanu dëkk, sunuy yaay ñoo nu wax ñu ñëw fosi ci biti ngir ñu mēna liggéey ak jàmm ca kër ga. Bëgg nga fo ak nun ?

TROISIÈME PARTIE

La charrette de Séga



Les oies déposèrent Mbale sur un terrain verdoyant envahi d'une multitude d'oiseaux. Des enfants s'y amusaient et riaient.

- Que faites-vous là, êtes-vous, vous aussi des enfants perdus, sans famille ? demanda Mbale Picc.

Les enfants rirent, l'un d'eux s'approcha et dit :

- Non, nous habitons tout près. Nos mamans nous ont envoyés jouer dehors pour qu'elles puissent travailler tranquillement à la maison. Veux-tu jouer avec nous ?

Mbale Picc daaldi bég ci loolu. Bi mu tàmbalee tukki ba léegi amul woon jotu fo.

Bi mu doon fo la seetlu benn xale bu beru bu doon duy suuf ci benn sareet. Mbale Picc daaldi dog poom, daaldi dem ca xale ba di ko laaj :

- Looy def ?

- Dama ñëw wutsi suuf ngir rañ sunu kër balaa taw bi di ko feesal ak ndox.

- Noo tudd ?

- Seega.

- Aa samay xarit, ñëw leen jàppale ma duyal Seega sareetam bi suuf ndax mu mëna fo ak ñun !

Ci noonu xale yépp daaldi ko tàmbalee wutal suuf. Ci lu gaawa gaaw sareet bi fees na dell. Ginnaaw loolu ñoom népp dellu ci seen po ak Seega.

Bëccëg gaa ngi doon wàññeeku. Mbale Picc daaldi fàttaliku li ko indi woon fii :

- War naa Wéyal li ma doon wut, guddi na ba pare

- Seega daaldi ko laaj, looy wër ?

- *Dama bëgg a xam fan laa jóge, maay kan,*

Mbale Picc la ma Looy Jibo tudde.

Mbale ni ñuulu guddi gi

Picc ndaxte xam naa làkku Picc yi.

- Soo xamee fi nga bëgg a dem mën naa la yóbbu ba ci kanam ak sama sareet bi.

Mbale Picc fut tout heureux de cette invitation. Depuis le début de son voyage il n'avait pas eu le temps de jouer.

Alors qu'il jouait, il remarqua un enfant seul qui remplissait une charrette de sable. Mbale Picc interrompit son jeu, s'approcha de l'enfant et lui demanda :

- Que fais-tu ?

- Je viens chercher du sable pour reblayer notre maison avant que la pluie ne la remplisse d'eau

- Comment t'appelles-tu ?

- Séga

- Eh les amis, venez m'aider à remplir la charrette de sable de Séga pour qu'il puisse venir jouer avec nous !

Et tous les enfants se mirent à ramasser le sable. En un rien de temps, la charrette fut pleine. Ils retournèrent jouer tous ensemble avec Séga.

Le jour diminuait. Mbale Picc se rappela soudain pourquoi il était là :

- Il me faut continuer ma recherche, il est déjà tard.

- Mais que cherches-tu ? demanda Segga

- *Je cherche d'où je viens, qui je suis*

Mbale Picc, m'a nommé le hibou Djibo

Mbale comme le noir de la nuit

Picc parce que je connais le langage des oiseaux.

- Si tu sais où tu veux aller je peux t'avancer un peu avec ma charrette.

- Xamuma wan yoon laa wara jaar, dama wara laaj picc yi :
- wicici wacaca, fax la déggìn wecc, loolu la Mbale Picc def boole ci ab pecc.

Picc yu ndaw yi ci “camp” bi daaldi dajaloo ci saa si ci wetu Mbale Picc. Kenn ci ñoom, am piccu woykat mu ndaw daaldi jegesi :

- Ndax mës nga seetlu caq bi nga takk ci sa baat bi ? Am na ay diir, gis naa genn góor gu màggat am sikkim bu weex sol mbaxana mu ñuul doon defar li nu mel. Daje naa ak moom bi ma doon doxantu ci Grand Yoff, fan ? Ci dëgg dëgg ... Ah ak sama xelu picc mu tuuti, fàttalikuwuma ko ...

Seega daaldi ne : - Amul solo, ñu jubal ca Grand Yoff !!!

Ci noonu ñaari xale yi tegu ci yoon wi ak seen sareet.

Seega ne : - Guddi na léegi, war naa ñibbi sama kër. Ma bàyyi la fii, jubalal rekk te laajteel màrse Grand Yoff. Yàlla na la Yàlla jàppale !

- Je ne sais pas dans quelle direction je dois continuer ma route, il me faut demander aux oiseaux :

- *wichichi wachacha, fakh la deggin wech* lança Mbale Picc en exécutant la danse.

Les oiseaux du lieu s'attroupèrent aussitôt autour de Mbale Picc. L'un d'eux, un petit moineau sans prétention s'approcha :

- As-tu déjà prêté attention au pendentif que tu as autour du cou ? Il y a quelque temps, j'ai vu un vieux à la barbe blanche et au bonnet noir qui fabriquait les mêmes. Je l'ai rencontré alors que je me promenais dans Grand Yoff, où exactement ?... Ah avec ma cervelle de moineau, je ne m'en souviens pas...

- Ce n'est pas grave, direction Grand Yoff !!! dit Séga.

Et les deux enfants partirent en charrette au petit trot.

- Voilà, l'après midi est déjà bien avancé, dit Séga, il faut que je rentre chez moi. Je te dépose là, continue tout droit et demande le marché de Grand Yoff. Bonne chance !

ÑEENTEELU PÀCC MI

Góor gu màggat ga ak sikkimam bu weex ba

Mbale nekkaat moom rekk.

Dox na, doon dox ci tali ci diggante oto yi. Agsi na léegi ci màrse Grand Yoff. Xiif doon ko sonnal.

Genn góorgu kaalawu mu ngi ko doon xool. Ak jom, mu dem ci moom ngir yalwaan ko tuuti xalis.

Góor gi xool ko xool gu tar :

- Looy def fii ? Baatam, dafa seddoon te dëgër

- *Dama bëgg a xam fan la jóge, maay kan,*

Mbale Picc la ma Looy Jibo tudde.

Mbale ni ñuulu guddi gi

Picc ndaxte xam naa làkku Picc yi.

- Am, jëlal xalis bii, dina la dimbali wéyal sa yoon.

Mbale Picc topp yoonam ak mbégte. Mënul woon romb xetu “tàppa làppa” bu tang bu benn xale bu jigéen doon jaay :

- Salaamu Aleykum, Ñaata mburu laa mën a am ak li ma yore?

QUATRIÈME PARTIE

LE VIEUX À LA BARBE BLANCHE

De nouveau Mbale se retrouva seul.

Il marcha, marcha sur la grande route dans le tumulte des voitures. Il arriva enfin au marché de Grand Yoff. La faim lui tenaillait le ventre.

Un homme à la tête enturbannée le regardait. Courageusement, il s'en approcha pour mendier quelques sous.

L'homme porta son regard intense sur l'enfant :

- Que fais-tu là ? Sa voix était douce et profonde

- *Je cherche d'où je viens, qui je suis*

Mbale Picc, m'a nommé le hibou Djibo

Mbale comme le noir de la nuit

Picc car je connais le langage des oiseaux

- Tiens prends cette pièce, elle t'aidera à poursuivre ta route.

Tout content, Mbale Picc continua sa route. Il ne put résister à l'odeur des « tapa lapa », (pain cuit au feu de bois) tout chauds qu'une jeune fille vendait :

- Bonjour, combien de pain puis-je acheter avec cette pièce ?

Bi mu tàllalee loxoom la xaaalis bi tàmbalee mellax anam wu doy waar... Jaaykat bi ne ko :

- Jëlaatal sa xaaalis, ñemewuma ni muy mellaxee nii, xéyna dafa am kàttan. Am ma may la mburu. Yow dëkkuloo fi, looy def fii ?

- Damay wër genn góor gu màggat, am sikkim bu weex ak mbaxana mu ñuul buy defar caq bu mel ni bi ma takk ci sama baat.

- Xamuma góor googu waaye ci wetu CAEDAS, am na ay "artisans". Xéyna mu ngi ci ñoonu. Jëlal sa càmmoñ te jubalal.

Topp na koñ bi ni ko xale bu jigéen bi digalee ba agsi ci benn koñ bu am ay këru baraag ak seng. Benn xale bu jigéen a ngi doon fóot.

- Salaamu Aleykum !

- Waaleekum salaam !

- Damay wër genn góor gu màggat am sikkim bu weex sol mbaxana mu ñuul tey defar caq yu mel ni bi ma takk ci sama baat.

- Góor gi Aamadu ngay wax. Léegi ma jeexal sama fóot, jàp-pale ma ma weer dinaa la yóbbu fi nga bëgg a dem. Noo tudd ?

- Mbale Picc, yow nac ?

- Aysatu.

Bi mu paree, Aysatu jël yoon wi, Mbale Picc topp ci, waaye yóbbuwuko ci góor gi, dafa jaar ci menn mbooloom xale yu toog ci suuf doon déglu benn léeb.

Au moment où il ouvrit la main, la pièce se mit à briller d'un étrange éclat... La petite vendeuse lui dit :

- Reprends ta pièce, son éclat me fait peur, elle a peut-être des pouvoirs. Tiens, je t'offre un pain. Tu n'es pas du quartier, que fais-tu là ?

- Je cherche un vieux à la barbe blanche et au bonnet noir qui fabrique le même pendentif que celui que j'ai autour du cou.

- Je ne connais pas l'homme mais autour du CAEDAS, il y a des artisans. Peut-être est-il là bas. Tourne à gauche et continue tout droit.

Il suivit les indications et arriva dans un quartier construit de baraques en bois et en tôles martelées. Une fille y lavait le linge.

- Bonjour !

- Bonjour !

- Je cherche un vieux à la barbe blanche et au bonnet noir qui fabrique le même pendentif que celui que je porte au cou.

- Tu parles sans doute du vieil Amadou. J'ai bientôt fini mon linge, aide-moi à l'étendre et je t'amènerai là où tu veux. Comment t'appelles-tu ?

- Mbale Picc. Et toi ?

- Aïssatou.

Le travail achevé, Aïssatou se mit en route, Mbale Picc à sa suite, mais au lieu de l'amener jusqu'au vieux, elle s'arrêta auprès d'un groupe d'enfants, assis par terre en train d'écouter un conte.

- Ñu toog fii, bésu “bibiliyoteku” mbedd mi la, bëgguma ko wuute! Bu jeexee, dinaa la yóbbu.

Mbale Picc mënul woon lu dul nangu. Mbir yi foofu mujj na koo nangu. Léeb bi da ko dugg te dafa bégoon lool ci li mu doon jàng rédd ak woy ba fàtte góor gi.

Bibiliyoteku mbedd mi mu ngi doon waaj a jeex. Teguwaat nañu ci yoon wi. Aysatu yóbbu na ko ba ci góor gi Aamadu. Góor gu maggat am sikkim bu weex lawoon ak ay gët yu fés te di fàttali Mbale Picc góor googu ko joxoon xalis bi. Kanam gi dafa rason. Ci bētu xale bu góor bi, kanamu góor gi dafa leeroon ak muuñ gu rëy :

- Xam naa ne dangay wër te maa ngi la doon xaar ay weer a ngi nii. Fii la sa tukki jeexee, waaye war nga ma dimbali balaa dara. Waa koñ bi yépp dañu leen wara jëlee fii, war naa am fenn fu ma nekk fu soriwul koñ bi. Yow rekk a ma mēna dimbali.

- Ci naka ?

- Wéral, am nga kàttan...

Mbale Picc seet, seet... ci noonu la xelam ñëw ci xalisam bi ak ci li ko jaaykat bi waxoon : “Jëlaatal sa xalis, ñemewu-ma ko, xëy na dafa am kàttan. ” Mu tàllal ko góor gi, Aamadu daaldi xulli ay gëtam bi mu gisee mellaxaayu xalis bi:

- Restons, c'est le jour de la bibliothèque de rue, je ne veux pas la manquer ! Après les activités, je t'emmènerai.

Mbale Picc fut obligé d'accepter. Finalement il se laissa prendre par les activités. Le conte le captiva et il était tellement heureux d'apprendre à dessiner et chanter qu'il en oublia le vieux pour un moment.

La bibliothèque de rue touchait à sa fin. Ils repartirent. Aïssatou l'emmena jusqu'au vieux Amadou. C'était un homme à la grande barbe blanche au regard intense qui ne fut pas sans rappeler à Mbale Picc celui qui lui avait donné la pièce. Son visage, sillonné de centaines de rides, s'illumina d'un grand sourire, à la vue du garçon :

- Je sais ce que tu cherches et je t'attends depuis plusieurs mois. C'est ici que ton voyage se termine, mais avant tu dois m'aider. Tous les habitants du quartier vont être déguerpis, je dois trouver un endroit pour nous installer près d'ici. Seul toi peux nous aider.

- Mais comment ?

- Cherche, tu as des pouvoirs...

Mbale Picc chercha, chercha... C'est alors qu'il se souvint de sa pièce et de ce que lui avait dit la vendeuse : « Reprends ta pièce, elle me fait peur, elle a peut être des pouvoirs ». À tout hasard, il la tendit au vieil Amadou qui ouvrit de grands yeux en voyant l'éclat de la pièce :

- Ah sama doom ! Yaakaaru ma woon sarica bu réye nii. Xaalis bii mooy soppi xel yi, ku gis mellaxam mi ku ne di nga nekk ku baax. Ak moom, dinanu mën a biral sunu kàddu ci kanamu njiitu koñ bi ngir nu mën ñoo bàyyi ñu toog fii ndaxte ay ati at a ngi nii ñu dëkk fi. Xadi boroom baat bu neex bi daaldi laaj, Jërëjër Alasaan Siise, du noonu nga tudd deh, sa yaay mu ngi dëkk ci këru baraag ci wetu marse mbaam yi.

- Mbale Picc daaldi sukk te ne, Jërëjër Góor gi Aamadu !

Bég lool, te Aysatu won ko yoon wi, Mbale Picc daaldi daw jëm ca marse mbaam ya, ba egg ca yaayam.

Bi mu ko gisee, yaayam, ak xol bu sedd, daaldi fab doomam :

- Nammoon naa la, ci naqar wu metti laa nekkoon li ma la gisul woon !

Ñu daaldi kottante, ci noonu, piccu koñ bi yépp daaldi leen wër di woyandoo :

- wicici wacaca, fax la déggín wecc ...

Ginnaaw loolu, Mbale Picc woy moom tamit :

Xam naa fi ma jóge, ku ma doon

Mbale Picc la ma looy Jibo tudde

Mbale ni ñuulaayu guddi gi

Picc ndax xam naa làkku picc yi

Man la Alasaan Siise, doomu Xadi Siise boroom baat bu neex bi.

- Oh, mon fils ! Je n'attendais pas un si précieux présent. C'est la pièce qui transforme les âmes, celui qui voit son éclat devient bon. Grâce à elle, nous arriverons à convaincre les autorités du quartier de nous permettre de rester là où nous sommes depuis tant d'années. Merci, Alassane Cissé, car tel est ton nom, ta maman habite une baraque à coté du marché aux porcs. Demande « Khady à la belle voix ».

- Oh merci Vieux Amadou ! Dit Mbale Picc en s'inclinant profondément.

Fou de joie, guidé par Aissatou, Mbale Picc courut vers le marché aux porcs, puis jusqu'à sa maman.

En le voyant, sa maman, émue, prit son fils dans ses bras :

- Tu m'as tant manqué, quelle souffrance d'avoir été séparée de toi ! Désormais rien ne nous séparera plus !

Ils s'embrassèrent et au même moment, tous les oiseaux du quartier les entourèrent et chantèrent :

- *wichichi wachacha, fax la deggin wech ...*

Et Mbale Picc chanta à son tour :

Je sais d'où je viens, qui je suis

Mbale Picc, m'a nommé le hibou Djibo

Mbale comme le noir de la nuit

Picc parce que je connais le langage des oiseaux

Je suis Allassane Cissé, fils de Khadi Cissé à la belle voix

J'ai gagné un nom, un prénom, des amis

et un jour je saurais écrire mon histoire.

LISTE DES CONTES AVEC LES ASSOCIATIONS CORRESPONDANTES

1. «Sa Majesté l'Âne», AFAAD (Association des femmes pour l'appui aux actions de développement) Yeumbeul, Thiaroye.
2. «L'élection du président de Waxatileen», Forum pour le développement économique et culturel au Sénégal (FORDECS), Tivaouane.
3. «Njulmeemeem et les deux sœurs », (Association des femmes pour l'appui aux actions de développement) Yeumbeul, Thiaroye.
4. «Les trois paresseux». Association Ballon Donneur, Bambey.
5. «L'Hyène, l'écureuil et le lion malade», Groupe scolaire Cheikh Ameth Tidiane Sy & Club Sédar Senghor Yeumbeul, Thiaroye.
6. «Le tragique combat de deux lézards», Complexe de Vulgarisation et de Conseil du Sahel (CVCS) Dahra, Louga.
7. «L'édifice du malheur», Union de la Jeunesse de Faoune (U.J.F) du Sonkodou & AJAC/Colufifa, Sedhiou. Contes, devinettes et histoires du Sonkodou.
8. «*Moon fo nogoy laa reefu. Moon a dmiid fambe kop, a gar a lay nogoy le ee: fat I sofir*» («L'hyène et la vieille»), Festival des enfants de la petite côte. Réseau d'appui aux initiatives de Développement (RAID), Mbour.
9. «L'âne et son maître», Association Ballon Donneur, Bambey.
10. «Un petit lapin qui voulait être roi», Groupe scolaire Cheikh Ameth Tidiane Sy & Club Sédar Senghor Yeumbeul, Thiaroye.

11. «Le porc-épic et le lièvre», Association pour la promotion des centres d'actions éducatives (APCASE), Dagana.
12. «Toumany, le lépreux», Union de la Jeunesse de Faune (U.J.F) du Sonkodou. AJAC /Colufifa, Sedhiou . Contes, devinettes et histoires du Sonkoudou.
13. «Le combat entre Fodé et le serpent-dieu», Union de la Jeunesse de Faune (U.J.F) du Sonkoudou. AJAC/Colufifa, Sedhiou. Contes, devinettes et histoires du Sonkodou.
14. «Le bon choix», Forum pour le développement économique et culturel au Sénégal (FORDECS), Tivaouane.
15. «Téning la femme du lion», Union de la Jeunesse de Faune (U.J.F) du Sonkodou & AJAC/Colufifa, Sedhiou. Contes, devinettes et histoires du Sonkodou.
16. «Kanou moussou et Kon Moussou», Union de la Jeunesse de Faune (U.J.F) du Sonkodou & AJAC/Colufifa, Sedhiou. Contes, devinettes et histoires du Sonkodou.
17. «L'hyène et le bouc», Complexe de Vulgarisation et de Conseil du Sahel (CVCS) Dahra, Louga.
18. «Diarga et sa marâtre Diaba», Association Ballon Donneur Bambey.
19. «Les deux saints», Forum pour le développement économique et culturel au Sénégal (FORDECS), Tivaouane.
20. «La barque du bonheur», Forum pour le développement économique et culturel au Sénégal (FORDECS), Tivaouane.
21. «Ga' i tati na'i ka'e mbaroodi» (Les trois taureaux et le lion), Association Gune, Kolda
22. «Mbale Picc», ATD Quart Monde, Pikine.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	3
Avant-Propos	5
Présentation	7
Introduction	9
- Sa Majesté l'âne	15
- L'élection du président de Waxatileen	18
- « Njulmeemeem » et les deux sœurs	21
- Les trois paresseux	26
- L'hyène, l'écureuil et le lion malade	29
- Le tragique combat de deux lézards	31
- L'édifice du malheur	34
- Naaga reef reef, naaga maad maad	38
(version sérieuse du conte «L'hyène et la vieille»).	
- L'hyène et la vieille	39
- L'âne et son maître	41
- Un petit lapin qui voulait être roi	43
- Le porc-épic et le lièvre	47
- Toumany, le lépreux	50
- Le combat entre Fodé et le Serpent-dieu	54

- Le bon choix	60
- Téning, la femme du lion	67
- Kanou Moussou et Kon Moussou	73
- L'hyène et le bouc	75
- Diarga et sa marâtre Diaba	77
- Les deux saints	79
- La barque du bonheur	81
- Ga' i tati na'i ka'e mbaroodi	84
(version pulaar du conte « Les trois taureaux et le lion»).	
- Les trois taureaux et le lion	85
- Mbale Picc	90
(version wolof du conte «Le salut d'un enfant égaré»).	
• Pàcc bu njëkk : Ndooteelu Tukki bi	90
• Ñaareelu pàcc mi : Abdulaay ak picc yi	96
• Ñetteelu pàcc mi : Sareetu Seega	104
• Ñeenteelu pàcc mi : Góor gu màggat ga ak sikkimam bu weex ba	110
- Le salut d'un enfant égaré	91
• Première partie : Le voyage commence	91
• Deuxième partie : Abdoulaye et les oies	97
• Troisième partie : La charrette de Séga	105
• Quatrième partie : Le vieux à la barbe blanche	111
Liste des associations impliquées	118

Publication réalisée pour le compte de l'Agence Espagnole
pour la Coopération Internationale au Développement (AECID)
par les **Editions Papyrus Afrique**
BP : 19472, Dakar - Sénégal
Tél./Fax: 00221 33 8373882
Email : papyrusafrique@orange.sn

Dépôt légal : Décembre 2010



Contes du Sénégal

Les récits transmis autour du feu de bois pendant la nuit étoilée, avec un art consommé de la narration, par des vieilles personnes ou des griots, étaient non seulement des créations artistiques, ils contribuaient à la socialisation des enfants du groupe.

Contes du Sénégal est le résultat du projet de l'Agence Espagnole pour la Coopération Internationale au Développement (AECID) qui, à travers des subventions accordées à des associations de la place, a permis à des enfants et à des jeunes vulnérables du Sénégal de mettre en valeur notre patrimoine immatériel.

Ce projet a suscité chez eux un intérêt pour les contes, les mythes et les légendes ayant servi autrefois à asseoir les bases d'une éducation. Ce patrimoine immatériel a été collecté et sauvegardé à partir du vécu et de la parole des enfants.